

ELIE ALBANHAC, DU CLOAQUE A L'ALMANACH

L'expérience combattante d'Elie Albanhac



PUPAT Marie-Aimée, SANTORO Bérénice, TURNER Emily
sous la direction de M. Pascal OGIER

Mémoire d'hypokhâgne AL histoire

Année universitaire 2015-2016

A la famille Albanhac

A Didier, le chtimiste

A Didier Voïta, dont l'esprit espiègle a su inspirer notre réflexion...

Table des matières

Dédicace	2
Table des matières	3
Introduction	4
PARTIE 1 – LES CONDITIONS D’ECRITURE ET DE VIE : DES DEBUTS MILITAIRES ESTIVAUX ET TRANQUILLES DANS LE SUD AUX TRANCHEES BOUEUSES ET HIVERNALES DE DOMBASLE	7
CHAPITRE 1 – UNE ECRITURE FACTUELLE ET FREQUENTE.....	7
CHAPITRE 2 – UN QUOTIDIEN AUSTERE QUI SE DEGRADE : ENTRE L’ARRIVEE DU FROID, L’ALIMENTATION SUCCINCTE ET LA MAUVAISE HYGIENE SOURCE D’INFECTIONS.....	11
CHAPITRE 3 – UNE ROUTINE QUI BALANCE ENTRE METEOROLOGIE ET CORRESPONDANCES ..	16
CHAPITRE 4 – UNE MOBILITE MALGRE DES POSITIONS FIXES: DU SUD AU NORD, DU CANTONNEMENT AUX TRANCHEES, DES KILOMETRES QUI S’ACCUMULENT.....	20
PARTIE 2 – DES RAPPORTS AU MONDE DIVERS: DE L’ARRIERE AU CIEL EN PASSANT PAR LA FRATERNITE DE L’ESCOUADE.....	25
CHAPITRE 5 – DES RELATIONS D’ENTRAIDE ET DE SOLIDARITE AU SEIN DE L’ESCOUADE.....	25
CHAPITRE 6 – UN LIEN EPISTOLAIRE A LA FAMILLE, A L’ARRIERE.....	31
CHAPITRE 7 – LA RELIGION CATHOLIQUE: UNE FORCE POUR CONTINUER	33
PARTIE 3 – LA REPRESENTATION D’UNE GUERRE D’UN NOUVEAU GENRE : OPTIMISME ET MISE SOUS SILENCE DE LA MORT.....	37
CHAPITRE 8 – UN PATRIOTISME FERVENT : « LE BON ESPRIT PATRIOTIQUE N’EST PAS ENCORE MORT TOUT A FAIT »	39
CHAPITRE 9 – UN SILENCE SUR LA MORT ET LA VIOLENCE	44
CHAPITRE 10 – UNE ECRITURE MIROIR DE SENTIMENTS NON EXPRIMES.....	47
Conclusion.....	49
Bibliographie.....	51
Sitographie	51
Table des illustrations	52

Introduction

Alors qu'il entame le deuxième siècle de sa vie, le dernier des poilus, Lazare Ponticelli commence seulement à parler de son expérience de la Première Guerre mondiale, en des termes simples pour en dénoncer l'absurdité : « Cette guerre, on ne savait pas pourquoi on la faisait. On ne voulait pas faire la guerre. On se battait contre des gens comme nous... ». Comme tant d'autres de sa génération, Ponticelli est parti combattre en 1914 à la fleur de l'âge, comme tant d'autres il en est revenu avec des souvenirs terribles, comme tant d'autres enfin, les mots ont manqué au moment d'exprimer l'indicible et c'est seulement à la fin de sa vie qu'il prit la parole pour évoquer l'expérience qui avait marqué sa jeunesse. Cette attitude met en évidence la complexité, peut-être même l'impossibilité de mettre des mots sur le traumatisme engendré par « la Der des ders' ». En effet, l'attitude de la plupart des combattants au retour de la guerre est le silence : silence pour oublier ? Silence pour que l'absurdité qui a été éprouvée devant l'horreur ne gagne pas le cœur des proches qui sont restés à l'arrière ? Silence parce que les mots sont bien trop faibles pour traduire ce qui a été vécu ? Pourtant, la production historique ne manque pas en ce qui concerne la Grande Guerre : plus de 50 000 titres sont conservés à Nanterre, à la bibliothèque de documentation internationale. Mais la littérature de guerre issue directement des tranchées constitue quant à elle une source d'autant plus inédite qu'elle est rare. Pour l'historien, les carnets de guerre des combattants sont à la fois une source précieuse et ambiguë : précieuse car elle constitue une façon d'approcher la Grande Guerre de l'intérieur, à travers le point de vue d'un citoyen français lambda du début du XXème siècle ; ambiguë car c'est une source conçue dans des conditions exceptionnelles, qui amène des hommes parfois peu lettrés à s'exprimer sur une expérience dont l'absurdité gêne parfois la lucidité.

Le carnet que nous avons choisi pour appuyer notre réflexion est celui d'Elie Albanhac. Ce carnet a été retrouvé dans une malle, dans le grenier d'une vieille maison qu'un Anglais, Mike Taylor, venait d'acquérir. Conscient d'avoir entre les mains un document d'une valeur rare, il l'a transmis au « chtimiste » qui l'a par la suite publié sur son site, nous permettant ainsi d'y avoir accès. Né à Salles-Courbatiès, dans l'Aveyron, le 10 avril 1879, Elie Jean Baptiste Louis Albanhac a une certaine importance dans sa commune. Très bon élève à l'école quand il était plus jeune et même si son niveau d'éducation nous est inconnu, nous pouvons supposer, à la lecture du carnet, qu'il a une certaine maîtrise de la langue française et fait donc partie d'une classe assez instruite de la société. Il est évident que si fautes d'orthographe il y avait, celles-ci

ont été supprimées par le « chtimiste » dans la version publiée sur le site, rendant alors impossible toute tentative d'interprétation sur le niveau d'instruction d'Elie Albanhac à partir de l'orthographe elle-même.

Quoi qu'il en soit, c'est âgé de 35 ans qu'Elie Albanhac est mobilisé pour la Grande Guerre, du mois d'août 1914 au mois de juin 1915, date de son décès. Durant les trois premiers mois, entre août et octobre, il est affecté consécutivement à trois régiments différents. Le soldat Albanhac est d'abord envoyé à Cantaron -commune française dans les Alpes Maritimes, près de Nice- où il reste du 3 août au 20 septembre 1914 en tant que soldat du 124^{ième} régiment d'infanterie territoriale, avant d'être assigné au 312^{ième} régiment d'infanterie du 21 septembre au 24 octobre dans la région de Toulon. Il devient finalement soldat du 112^{ième} régiment, avec lequel il quitte les Alpes Maritimes pour se rendre au front, à Avocourt dans la Meuse. Sa dernière bataille est celle du 15 juin 1915 au bois de la Gruerie, dans la Marne, date à laquelle il est tué par un obus. Pendant ces dix mois et demi à la guerre, il écrit à une fréquence quotidienne dans son carnet. Aux premiers mois de sa mobilisation, le soldat est assez prolixe et détaille son quotidien, puis, au fur et à mesure qu'il se rapproche du front et qu'il participe plus activement aux combats, l'écriture, qui ne se fait pas moins fréquente, perd en revanche de sa densité. Le besoin d'écrire est pourtant présent, et rares sont les jours où Elie Albanhac note seulement la date dans son carnet sans pouvoir écrire un résumé de sa journée passée au front. S'il écrit alors quasiment tous les jours, le soldat aveyronnais n'écrit en revanche pas sur tout : l'omission majeure concerne la violence, le nombre de blessés ou de morts, la douleur et autres sentiments que celle-ci provoque. Les affrontements ne sont jamais détaillés, la difficulté du combat jamais évoquée. A l'inverse, d'autres thèmes sont récurrents tout au long de la rédaction : une importance flagrante est accordée à la météorologie et à la correspondance entretenue avec les autres membres de la famille Albanhac, et une fidélité certaine au christianisme ainsi qu'un patriotisme français grandissant transparaissent à travers les lignes.

Enfin, outre le carnet d'Elie Albanhac, notre étude s'appuiera également sur les Journaux des Marches et des Opérations (JMO), tenus par les supérieurs des régiments susmentionnés, qui nous permettront d'adopter un regard critique sur notre source première en la comparant à un rapport qui se voulait objectif et précis des événements vécus par chaque corps de troupe.

Le 10 mai dernier, nous rencontrons Monsieur Orenstein, rescapé d'Auschwitz et d'autres camps de concentration et d'extermination nazis : à la fin de son témoignage, il a mis l'accent sur notre devoir de mémoire à tous. Aussi, ce travail se revêt pour nous d'un double enjeu : un enjeu à la fois historique, puisque comme il est désormais impossible de rencontrer un soldat de la guerre de 1914-1918 comme nous avons rencontré Monsieur Orenstein, ces

carnets sont un des derniers moyens d'étudier en tant qu'historien, la Grande Guerre de l'intérieur ; et un enjeu autour de la mémoire, puisque ces témoignages écrits sont une ultime manière, cent ans après, de donner la parole aux soldats tombés au front.

Nous nous demanderons donc en quoi ce rapport factuel sur ces dix mois de mobilisation nous offrent une vision condensée et néanmoins partielle de l'expérience combattante lors de la Grande Guerre.

Partie I : Les conditions d'écriture et de vie : des débuts militaires estivaux et tranquilles dans le sud aux tranchées boueuses et hivernales de Dombasle

Chapitre 1

Une écriture factuelle et fréquente

Le carnet du soldat Elie Albanhac se présente principalement comme un carnet factuel où sont fréquemment rapportées les conditions de vie et d'écriture d'un soldat durant les premiers mois de la guerre. Tout au long du rapport, le lecteur suit le soldat dans ses déplacements, perçoit son quotidien qui se dégrade petit à petit, et observe une régularité dans la prise de notes. Sur toute la période relatée dans le carnet, du 3 août 1914 au 14 juin 1915, Elie Albanhac écrit quotidiennement. Bien qu'à de rares occasions, rien n'est inscrit en-dessous de la date correctement rédigée¹, aucune ne manque à l'appel : chaque journée passée à la guerre est soigneusement reportée sur le carnet, Elie Albanhac y inscrivant le jour de la semaine, la date et le mois. L'année, elle, n'est relatée qu'une seule fois, au matin du 1^{er} janvier « *Vendredi 1 janvier 1915* »². Cette écriture fréquente et surtout régulière traduit-elle une méthode pour se situer temporellement ou alors un besoin de dire les choses, de les poser sur le papier ? S'il est possible que le carnet serve aux deux causes, le soldat n'en fait en revanche aucune mention : tout dans le carnet est factuel, neutre voire même elliptique.

Dans ce rapport qui ne témoigne d'aucun sentiment, nous constatons un niveau de langue tout à fait correct, voire soutenu. Si le métier du poilu nous est resté inconnu, nous savons qu'il était très bon élève à l'école et la lecture du carnet nous confirme sa bonne maîtrise de la langue française. La France des années 1910s est alphabétisée, toutes les catégories sociales écrivent, ce qui ne nous permet alors pas de déterminer exactement la classe sociale du soldat Albanhac. S'il est évident qu'il sait lire et écrire, l'obtention ou non par le soldat d'un diplôme, tel que le certificat d'étude ou le brevet d'enseignement primaire, reste pour nous une énigme. En 1914, le nombre de personnes obtenant le certificat d'étude est de l'ordre de 30%³, certificat qui témoigne à l'époque d'une très bonne maîtrise de la langue française. Si le niveau pour être reçu est très élevé, cela signifie que ceux qui ne le détiennent pas ne sont pas forcément analphabètes, car seule une minorité l'obtient, l'examen étant très sélectif. A l'inverse de passages où le niveau de langue est soutenu :

¹ Les dates du lundi 21 et du mardi 22 décembre 1914 ne sont suivies d'aucune note, les jeudi 15, vendredi 16, samedi 17 et dimanche 18 avril 1915 sont regroupés en une seule note, tout comme les mardi 27 et mercredi 28 avril 1915

² Date inscrite dans le carnet du soldat Elie Albanhac au vendredi 1^{er} janvier 1915

³ Pourcentage de Patrick Cabanel, in *La République du certificat d'études : histoire et anthropologie d'un examen, XIXe-XXe siècles*, Belin, 2002

A la messe de 10 heures, M le curé de Cantaron prononce une allocution très expressive pour nous remercier de la bonne tenue et de l'édification que nous avions donné hier soir aux habitants de Cantaron et à lui-même⁴

certains montrent un style qui devient télégraphique, Elie Albanhac n'écrivant que l'essentiel des mots nécessaires à la bonne compréhension de la phrase « *Petite marche le matin par un beau temps, soir aussi* »⁵. L'alternance de ces deux styles peut justement montrer une aisance dans la rédaction et l'appropriation du langage, dévoilant une nouvelle fois que le soldat maîtrise sa langue maternelle, à l'oral comme à l'écrit. S'il est alors vrai que le niveau de langue est en général assez soutenu dans ce rapport, le style télégraphique qui traverse la prise de note rend parfois le langage stylistiquement appauvri car plus simple.

Cette rédaction télégraphique, et donc cette simplicité du style, se remarque notamment dans les derniers mois du carnet où le lecteur peut s'apercevoir d'une nette réduction de la densité d'écriture. Le soldat continue à retranscrire la date du jour sur son carnet, mais le récit de sa journée se fait à présent en une phrase ou deux, parfois même en un seul mot « *Beau.* »⁶. La réduction du propos est visible assez nettement à partir de fin janvier, plus précisément autour des 24 et 25 janvier 1915 : Elie Albanhac n'écrit plus de phrases, ne relate plus ses journées, ne détaille plus son quotidien. Si le récit des premiers mois était plutôt précis, avec des phrases plus longues et plus révélatrices du quotidien du soldat, il se tarit petit à petit cinq mois plus tard. Cette raréfaction de l'information est perceptible avant cette fin du mois de janvier, par exemple à la fin du mois de décembre 1914, mais fin janvier semble véritablement marquer une rupture dans le style d'écriture du poilu. Fin décembre, il écrit « *Messe le matin* »⁷ : quelle expression plus que réduite en ce jour de Noël, pour un croyant tel que le soldat Albanhac ! A cette époque de l'année, le soldat est en repos à l'hôpital de Neufchâteau, pour cause de furoncles, un au cou et un au menton, et d'un anthrax derrière l'oreille gauche. Nous pouvons penser que la réduction de l'écriture est en lien avec ses blessures qui l'empêcheraient de rédiger plus de quelques mots par jour, mais Elie Albanhac ne le formule pas ainsi. Ce dernier semble en effet mieux dormir que lorsqu'il est au front ou même au cantonnement « [...] *bonne couche de paille* [...] »⁸ et ne se plaint jamais d'aucune possible douleur. Il est pansé environ tous les deux jours par un major, médecin militaire, et passe de nombreuses visites médicales, sans jamais mentionner de possibles complications de santé. Il semble pressé de repartir, mentionnant régulièrement le départ de l'hôpital, qui est toujours retardé par les majors et

⁴ dimanche 16 août 1914

⁵ lundi 24 août 1914

⁶ mardi 25 mai 1915 (citation complète)

⁷ vendredi 25 décembre 1914

⁸ jeudi 17 décembre 1914

adjudants. Ces derniers pensent-ils que le soldat Albanhac n'est pas prêt ni apte à repartir au front ? Si tel est le cas, rien n'est mentionné dans le carnet et Elie Albanhac croit plutôt qu'il s'agit d'une erreur s'il n'est toujours pas reparti combattre « [...] *mais probablement par suite d'une erreur on ne m'a pas appelé.* »⁹. La période de fin décembre est alors déjà significative dans la réduction de l'écriture. Les 21 et 22 décembre sont d'ailleurs les deux premiers jours du carnet où le soldat rédige la date sans rien écrire au-dessous, laissant alors au lecteur une énigme insoluble. Elie Albanhac n'avait-il rien à dire à propos de ces dates ? Hypothèse peu probable quand on sait qu'il lui arrive d'écrire un seul mot, souvent concernant la météo, pour relater certaines journées. A la sortie de l'hôpital néanmoins, « [...] *nous quittons Neufchâteau à la tombée de la nuit [...]* »¹⁰, Elie Albanhac se remet à détailler plus en profondeur son quotidien. Le soldat aura alors passé trois bonnes semaines à l'hôpital, partant le 9 décembre pour l'ambulance de Dombasle et le 11 pour l'hôpital de Neufchâteau. C'est fin janvier, comme expliqué ci-dessus, que les longues phrases et les petits détails se font de plus en plus rares, et ce de plus en plus fréquemment, d'où l'idée d'y voir une coupure plutôt nette à la fin de ce premier mois de 1915. Au fil du temps et de la lecture du carnet, une réduction globale de l'écriture est alors nettement remarquable.

Cette réduction progressive de la prise de note ne conduit néanmoins pas à un classement nettement délimité. Si nous avons vu que deux grands temps de l'écriture se découpent dans le carnet, la densité de la prise de note varie à l'intérieur même de ces grands moments. Cependant un schéma se répète : à l'arrivée dans un nouveau lieu, le soldat Albanhac écrit plus, détaille son environnement et ses activités, tandis qu'après une longue période dans le même lieu, le rapport quotidien se fait plus vague, plus elliptique, comme si les journées du soldat se ressemblaient toutes et devenaient à ses yeux moins intéressantes car monotones. Aux vues du carnet d'Elie Albanhac, la mobilité et l'arrivée dans un nouveau lieu ravive en lui un goût pour l'écriture. Le soldat parcourt de nombreuses distances sur le territoire français, se déplace de villes en villes, découvre de nouveaux horizons et c'est dans ces moments-ci qu'il décide de rédiger de longs paragraphes descriptifs, que ce soit à propos du paysage provençal qu'il découvre devant ses yeux aux environs de septembre

*De la cible on admire un vaste panorama de Toulon et de ses environs. D'abord Toulon, puis la rade, avec un grand bâtiment de guerre presque au milieu, et quelques petites embarcations naviguant, ensuite une colline pas très élevée et au loin à l'extrême horizon l'immense mer.*¹¹

⁹ mercredi 30 décembre 1914

¹⁰ samedi 2 janvier 1915

¹¹ lundi 5 octobre 1914

ou celui qu'il aperçoit lorsqu'il se déplace d'une tranchée à un lieu de cantonnement

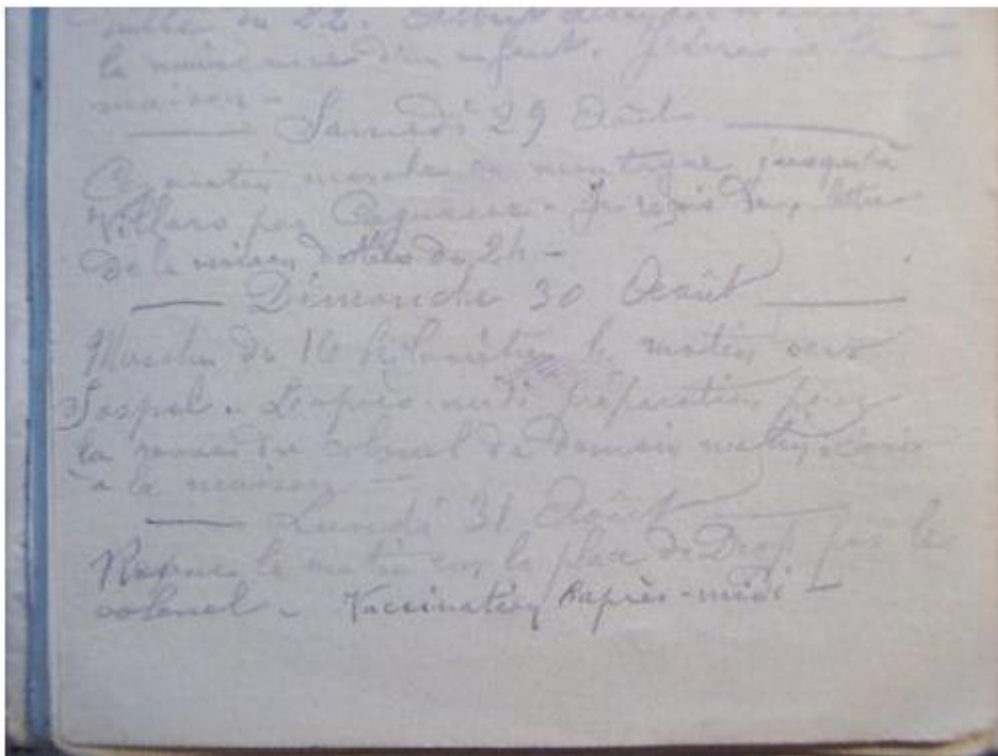
[...] Par un temps clair nous quittons nos tranchées. Le froid a glacé qq peu le sol du champ que nous traversons après avoir quitté le bois et grâce à la clarté du Ciel malgré la nuit il s'y voit un peu pour éviter dans le bois les grandes flaques boueuses du chemin. La route est sèche et en marchant nous n'avons pas froid.

[...] ¹²

En définitive, le soldat est alors plus prolixe quand il y a de la nouveauté alors qu'au contraire, après un certain temps dans un même lieu, les détails se font rares et la rédaction devient beaucoup plus télégraphique. Multipliant les déplacements entre le front et le lieu de cantonnement à partir de son retour de l'hôpital le 7 janvier, le soldat n'effectue en revanche plus de grands déplacements à travers la France, et une réduction de l'écriture est nettement visible pour la période allant de janvier à juin 1915, mois de sa mort.

L'écriture alors factuelle et fréquente du carnet, qui se réduit plus ou moins au fil des mois, apparaît ainsi comme un repère temporel pour le soldat. En effet, ce dernier peut au moins se baser sur sa rédaction pour ne pas perdre la notion du temps et différencier chaque jour du précédant malgré leur apparente similarité. Nous l'avons vu, Elie Albanhac écrit parfois la date du jour sans rien écrire par la suite. Bien que les raisons de cette action resteront à jamais inconnues, nous pouvons supposer qu'elle lui permet de garder la notion du temps.

¹² lundi 18 janvier 1915



Extrait du carnet du soldat Elie Albanhac des 29, 30 et 31 août 1914¹³

Chapitre 2

Un quotidien austère qui se dégrade : entre l'arrivée du froid, l'alimentation succincte et la mauvaise hygiène source d'infections

Cette Première Guerre mondiale transforme radicalement le quotidien des soldats, et Elie Albanhac connaît alors un changement majeur de ses conditions de vie entre les premiers mois où il est recruté et les suivants. L'habitat est le premier marqueur d'une dégradation de ce quotidien. De début août à fin-octobre, il stationne avec le 124^{ième} puis le 312^{ième} régiment d'infanterie dans les Alpes Maritimes, d'abord près de Nice, puis à Toulon. Son premier hébergement temporaire est le « pensionnat St-Joseph »¹⁴ de Rodez, où, malgré la « paille » sur laquelle les soldats se reposent, Elie Albanhac affirme qu'ils y sont bien. « [...] peut-être ne serons nous pas toujours aussi bien ». Après deux jours de voyage ininterrompus, les soldats sont, en arrivant à Nice, logés « à l'hôtel Mignon »¹⁵. Les conditions de vie semblent tout à fait acceptables car ils « couch[ent] sur des matelas et heureusement [ils] répar[ent] [leur] fatigue de 2 jours de voyage ». ¹⁶ Le soldat aveyronnais ne se plaint pas et écrit à plusieurs reprises qu'il a passé une bonne nuit. Le 9 août, le 124^{ième} régiment d'infanterie part se cantonner à Cantaron, à 10km de Nice. Elie Albanhac ne mentionne pas l'habitat de ce nouveau lieu mais

¹³ photo du carnet d'Elie Albanhac provenant du site internet chtimiste.com, rubrique carnets, carnet n°5

¹⁴ lundi 3 août 1914

¹⁵ vendredi 7 août 1914

¹⁶ Vendredi 7 août 1914

parle du beau temps, de la chaleur, des sorties, des exercices peu fatigants « [...] en somme nous passons des journées pas trop fatigantes. »¹⁷ Le quotidien du soldat pendant le premier mois où il est mobilisé ne semble alors pas trop austère, et les logements dans lesquels il réside sont, aux vues d'Elie Albanhac, plus qu'acceptables. Le 21 septembre, il est assigné au 312^{ième} régiment d'infanterie et part alors pour Toulon. Il y reste un mois, et réside dans « *les casernes de Toulon [qui] présentent tout le confort de l'hygiène moderne* »¹⁸. Il ne fait pas froid, les soldats sont bien logés, et, pour le poilu, « *c'est je crois aussi la nuit que j'ai le mieux dormi.* »¹⁹. Entre les visites au musée, les promenades avec les camarades, les marches et exercices et les messes, le soldat Albanhac ne se plaint jamais de son quotidien. Au soir du 22 octobre, les hommes du 312^{ième} régiment partent pour le front dans le Nord-Est de la France, voyage qui leur prend deux jours. Même pour sa première nuit à Dombasle, village qui pourtant ne se situe qu'à quelques kilomètres, voire quelques mètres, des tranchées, Albanhac dort « *dans une grange* »²⁰ et là encore, les conditions d'habitation semblent convenables.

Mais, dès le 26 octobre, c'est dans les bois que le régiment s'installe, et on peut alors noter une dégradation des conditions de vie des soldats par rapport à tout ce qu'ils ont connu auparavant. C'est d'ailleurs ce que fait Elie Albanhac quand il écrit

*Ici c'est la vie tout à fait rustique, l'ancienne vie des gaulois. Nous logeons dans des cabanes de feuillage, branches d'arbres, genêts. [...] Sous ma tente le soir, on est embarrassé pour mettre la bougie en un endroit favorable pour que chacun ait un peu de lumière. Autour du foyer est un peu de paille pour se coucher.*²¹

A la chaleur des premiers mois dans le Sud de la France vient s'opposer le froid, le vent glacial et la bise de Dombasle. Mais le soldat aveyronnais ne fait pas de remarques négatives à ce propos, juste des observations purement factuelles. Il va jusqu'à apprécier son lieu de résidence et relativise les conditions plus austères dans lesquelles il vit. « *On est assez bien abrité, c'est même je dirai presque du confortable pour des troupes de guerre.* »²², « *nous n'avons pas trop froid.* »²³ L'habitat se dégrade de manière significative quand les soldats sont assignés à passer la nuit dans les tranchées. Il y fait singulièrement plus froid que dans les lieux de cantonnement, les poilus sont soumis au temps et ne peuvent s'abriter qu'un minimum. Ils sont

¹⁷ mardi 18 août 1914

¹⁸ lundi 21 septembre 1914

¹⁹ mardi 22 septembre 1914

²⁰ samedi 24 octobre 1914

²¹ mardi 26 octobre 1914

²² lundi 26 octobre 1914

²³ mardi 27 octobre 1914

alors trempés quand il pleut, grelottent quand les températures se font de plus en plus hivernales et vivent dans le bruit constant des canons, mitrailleuses et fusils. « *Mouillés et dans ces tranchées humides nous passons une bien mauvaise nuit.* ». ²⁴ L'hiver est rude pour les soldats, et Elie Albanhac et ses camarades vont à partir de ces mois alterner entre cantonnement à Dombasle et tranchées. La différence des conditions de vie entre les tranchées et les lieux de cantonnement est nettement visible dans le carnet d'Elie Albanhac : au cantonnement, les poilus dorment sur de la paille, sont abrités du froid et peuvent se reposer dans de meilleures conditions, ce qui n'est pas systématiquement le cas lorsqu'ils sont dans les tranchées, surtout en première ligne. Ce mode de vie, pour Elie Albanhac, s'étend alors de fin-octobre jusqu'à mi-juin, date de son décès. Mais, soigné pour son furoncle et son anthrax, il réside alors à l'hôpital de Neufchâteau courant décembre et dispose d'un lit avec matelas de paille. Le soldat retrouve alors des conditions de vie semblables à celles qu'il a connu au début de la guerre. Il ne se plaint pas du froid et passe d'assez bonnes nuits. Mais, dès sa sortie de l'hôpital trois semaines plus tard, les conditions se dégradent à nouveau dans la mesure où il retourne au cantonnement et aux tranchées.

L'environnement sonore au sein duquel le soldat évolue change également selon l'endroit dans lequel il se trouve. En effet, lorsqu'il est dans le Sud, même s'il ne le mentionne pas, nous pouvons supposer qu'en journée, il entend le chant des cigales : il se trouve dans le midi de la France en plein mois d'août et le contraire serait donc étonnant. Ensuite, il évoque à six reprises les orages « *avec tonnerre* »²⁵, les grondements qui animent le ciel sont dans ce premier temps de seule nature météorologique. Mais lorsqu'il part à Dombasle, l'environnement sonore est tout autre : dès son arrivée, il écrit « *entendons déjà d'ici gronder le canon au nord-ouest* »²⁶ ou encore « *Nous entendons le canon gronder au loin, même les salves de l'infanterie et les pétarades des mitrailleuses* »²⁷. Ces grondements sont comme une métonymie des combats et de l'armée adverse qui n'est évoquée que six fois. En effet, leur présence se fait à travers ces évocations de coups de feu, de duels d'artillerie mais Elie Albanhac ne mentionne des assauts précis qu'à trois reprises²⁸.

Un autre marqueur d'une détérioration des conditions de vie est l'alimentation. Allant de pair avec les conditions d'habitation, le régime alimentaire devient frugal lorsque les soldats sont dans les tranchées et disposent à peine du minimum vital. Pendant les premiers mois, le soldat semble pouvoir manger de manière suffisante par rapport au moment où il est dans les tranchées. Même si, pendant le premier voyage, Elie Albanhac et ses camarades ne mangent

²⁴ lundi 13 novembre 1914

²⁵ mercredi 9 septembre 1914

²⁶ samedi 24 et jeudi 29 octobre 1914

²⁷ lundi 27 octobre 1914

²⁸ vendredi 6 et samedi 7 novembre 1914, mardi 16 février 1915.

rien pendant presque deux jours, « *mais quant à notre manger, ils n'y songent pas. Nous n'avons rien touché de vivres depuis notre départ de Rodez.* »²⁹, il est bientôt nourri en arrivant à destination. Il ne reparle pourtant pas de nourriture avant un mois, le 9 septembre, date à laquelle il dit déjeuner à l'hôtel. S'il est alors évident que les hommes du régiment ont mangé entre ces deux dates, nous ne pouvons en revanche pas déduire à quelle fréquence ils prennent un repas ni la consistance de ce dernier. Le soldat mentionne à nouveau un repas, vraisemblablement un déjeuner, lorsqu'il écrit « *Nous repartons après notre repas, vers midi* ». ³⁰ Si la nourriture ne semble alors pas être une préoccupation principale du soldat, nous pouvons supposer que son régiment et lui ne sont pas les plus à plaindre quand ils sont dans le Sud de la France et que la faim ne les tiraille pas. L'alimentation a d'ailleurs l'air plus consistante en arrivant à Toulon, ville, souvenons-nous, aux casernes très confortables. « *Dès notre arrivée nous cassons la croûte et le soir à 5 heures un peu de bouillon qui laisse fort à désirer et un peu de rata mieux goûté.* » ³¹. Les soldats ont également droit à du café, boisson qu'ils se voient donner lors de leur transfert de Toulon à Dombasle fin octobre. De même pour la période passée à l'hôpital puis à la caserne, où les vivres semblent en quantité suffisante pour nourrir tous les blessés.

*Pour la nourriture nous sommes aussi mieux qu'à Neufchâteau, c'est à dire meilleur soupe et riz ou rata et un peu plus abondant avec un quart de vin, mais un pain seulement à six au repas. Il y en a eu néanmoins assez.*³²

Le soldat partage même un repas copieux pour le nouvel an, où il est toujours à l'hôpital de Neufchâteau.

*Dîner : mouton, haricots, mandarines, bananes, pâté, vin vieux, champagne, mousseux, cigares, pipe. [...] Le soir souper ordinaire avec pommes, noix, et mousseux [une bouteille à six] le matin une bouteille de vin vieux et champagne à quatre.*³³

Sur le front en revanche, comme pour l'habitat, la nourriture est pauvre. Le poilu Albanhac ne la mentionne d'ailleurs pas, mais nous pouvons ici penser que ce sont pour des raisons autres que la fois précédente. Il semble plus probable que s'il décide de ne pas évoquer

²⁹ vendredi 7 août 1914

³⁰ lundi 14 septembre 1914

³¹ lundi 21 septembre 1914

³² mercredi 6 janvier 1915

³³ vendredi 1^{er} janvier 1915

la nourriture, c'est que celle-ci est insuffisante. Parler de l'alimentation dans les tranchées, c'est parler du manque d'alimentation. Mais, quand il est en cantonnement, le soldat évoque alors quelques repas pris par-ci par-là. « *dès le dîner* »³⁴ ; « *Je partage le soir le souper du s/lieutenant* »³⁵.

Cette dégradation des conditions de vie se remarque également par la récurrence des termes météorologiques qui expriment une saleté et un froid permanents : le mot 'boue' est employé 13 fois, 'vent' 18 fois, 'orage' et 'neige' respectivement 14 et dix fois. Les mots 'froid' et 'pluie' sont quant à eux mentionnés respectivement 35 et 39 fois dans l'ensemble du carnet. Ces nombres ne font qu'accentuer l'idée d'un quotidien qui se dégrade. L'omniprésence de la boue et la rareté du lavage du corps et des vêtements rendent l'hygiène des soldats déplorable. Le soldat Albanhac ne mentionne aucune douche en l'espace de dix mois et demi et ne parle que quatre fois de laver du linge. Il reçoit deux fois des bas dans les colis envoyés par sa famille, mais à aucun autre moment il n'est question de changer de linge. La notion de boue et de saleté est elle par contre récurrente. « *Le jour pluie, qui avec la boue nous met tout sales.* »³⁶. Dans les tranchées, les soldats vivent alors les pieds constamment dans l'eau et la terre, et Marc Bloch, dans son carnet de guerre, écrit à ce propos : « *Si je divisais en périodes ma vie de campagne, je donnerais à cette dernière période le nom d' "ère de la boue"* »³⁷. Si les soldats peuvent braver un minimum le froid avec des gilettes, du feu ou autre, ils leur est difficile d'éviter la saleté dans les tranchées. Elie Albanhac ne parle pas de douche, même dans le temps où il réside au pensionnat, à l'hôtel ou dans les casernes de Toulon, mais nous savons que ces dites casernes présentent le nécessaire suffisant pour une bonne hygiène. Le service militaire des jeunes Français instaurera d'ailleurs de nouvelles habitudes dans la société française, telles qu'une hygiène meilleure ou une alimentation plus riche et variée. On peut alors penser que malgré l'absence de mention sur des sanitaires, les soldats furent tout de même amenés à se laver lorsqu'ils résident dans les casernes ou d'autres lieux de cantonnement. Ainsi, la dégradation des conditions de vies des soldats, quand ils passent des lieux de cantonnement aux tranchées, est de manière générale violente.

Cette mauvaise hygiène est alors source d'infections et de maladies. Le soldat Albanhac ne parle que de la boue, mais nous savons que de nombreux autres facteurs s'additionnent entre eux et favorisent la prolifération de maladies : les parasites tels que les rats, les poux, les mouches mais également la proximité des cadavres, l'air pollué par des gaz chimiques, ou encore les vapeurs qui se dégagent des armes. Les éclats d'obus et souffles d'explosions

³⁴ vendredi 13 novembre 1914

³⁵ samedi 23 janvier 1915

³⁶ jeudi 3 décembre 1914

³⁷ citation du carnet de l'historien Marc Bloch en décembre 1914 citée par Rémy Cazals et André Loez in *Dans les tranchées de 1914-18*, Cairn, 2008

peuvent aussi facilement provoquer des blessures qui risquent de gravement s'infecter selon la condition physique du soldat, même pour les plaies les plus légères. Les conditions de vie et d'hygiène sont si déplorables dans les tranchées que de nouvelles maladies voient le jour pendant la Grande Guerre. Cette dernière fait alors apparaître la maladie du « pied des tranchées », qui, dans son cas le plus grave, se transforme en gangrène : le sang ne circule plus dans le pied, il devient blanc jaunâtre ou tacheté de bleu-noir, un œdème apparaît, et les organismes vivants du pied se paralysent puis meurent. La médecine étant encore peu développée à l'époque, le seul remède est l'amputation. Cette maladie est secondée dans les tranchées par le typhus (la « fièvre des tranchées »), la gale, la gingivite, la tuberculose ou encore le scorbut³⁸. Elie Albanhac lui est victime, nous l'avons vu, d'un anthrax derrière l'oreille gauche, aussi appelé « *maladie du charbon* » et de deux furoncles au cou et au menton. « *Je retourne à la visite pour mon furoncle sous le menton et un anthrax derrière l'oreille gauche au cou.* »³⁹. A cette époque de l'année, le poilu aveyronnais a déjà passé un mois et demi à alterner entre tranchées de troisième ligne, tranchées de première ligne et cantonnement, et toutes les conditions sont réunies pour contracter une maladie. La pluie hivernale ne cesse pas, les soldats passent leurs journées dans des tranchées boueuses où leurs pieds sont alors constamment trempés, ils ne changent presque jamais de linge et leurs pieds ne sont jamais ni à l'air frais ni sec. Le quotidien du soldat Albanhac connaît donc une véritable dégradation, entre le passage à des habitats plus que précaires, une forte sous-nutrition, des conditions d'hygiène déplorables, vecteurs de nombreuses infections parfois mortelles.

Chapitre 3

Une routine qui balance entre météorologie et correspondances

Cette rédaction factuelle et quotidienne permet au soldat de raconter les conditions de vie pendant le début de la guerre et est centrée sur deux sujets principaux : la météorologie et la correspondance avec la famille du soldat Albanhac. La récurrence de ces thèmes installe une routine pour le poilu, sûrement un autre moyen d'avoir des repères temporels. En se concentrant sur le temps qu'il fait et sur les lettres qu'il reçoit et écrit, Elie Albanhac met en place un véritable rituel. Les remarques sur la météorologie sont omniprésentes et constituent parfois même le seul développement dans le rapport d'une journée. Plus qu'un moyen d'instaurer une routine pendant les mois les plus meurtriers de la guerre, la mention de la météo apparaît même comme une véritable religion chez le soldat aveyronnais. En effet, dès les tous premiers mots

³⁸ Informations relevées à l'adresse suivante

<https://lapremiereguerremondialehelha.wordpress.com/2014/03/25/maladie-et-traumatisme/>

³⁹ lundi 7 décembre 1914

du rapport, Elie Albanhac mentionne le temps de manière tout à fait naturelle, et écrit donc « *Par un beau temps nous partons de Salles-Courbatiès [...]* ». ⁴⁰ La mention de la météorologie n'est au départ pas flagrante, bien que récurrente, mais son omniprésence va se remarquer de plus en plus au fil des pages puisque c'est bientôt le seul sujet ou presque qui va subsister. L'hiver 1915 apparaît comme particulièrement froid et riche en pluie, nous avons déjà vu la récurrence des termes.

Le temps s'éclaircit un peu, mais il devint plus froid et au matin gelé blanche avec un peu de vent qui glace. Encore humides nous sentons le froid. ⁴¹

Les dérivés du mot 'pluie' sont tous employés par le soldat, le mot 'pleut' étant mentionné onze fois, 'pluvieux' et 'plu' sept fois chacun. Pour un petit carnet comme celui d'Elie Albanhac, relatant une période d'à peine onze mois, la récurrence de ces termes qui détaille le temps est très significative de l'importance que le soldat porte à la météo. Mais Elie Albanhac n'était pas le seul qui se pense alors météorologue : pendant les quatre années de guerre, les prévisions météorologiques deviennent un sujet de préoccupation majeur pour tous car elles permettent de préparer au mieux les positions au front, d'anticiper les changements de stratégies, de changer les armées de places. Dès 1915, l'armée forme des météorologistes militaires qui peuvent ensuite, grâce aux prévisions effectuées, conseiller les troupes sur le choix d'arme le plus judicieux pour l'instant T. La multiplication et la régularisation des flux d'observations permettent alors de nombreux progrès en matière d'efficacité sur le terrain⁴². S'il y a véritablement pour l'armée un enjeu stratégique à relever les prévisions météorologiques très régulièrement, le rapport systématique du temps fait dans le carnet du soldat Albanhac semble néanmoins relever de l'obsession, pour se créer une routine.

Ce rapport alors régulier de la météo fait prendre conscience aux soldats que le temps passe et les saisons qui défilent servent alors de marqueur du temps passé à la guerre. Elie Albanhac est mobilisé à la guerre dès début août, en plein milieu de l'été 1914, et traversera l'automne 1914 puis l'hiver et le printemps 1915. Par le relevé des conditions météorologiques, de la température, du changement des paysages et de celui de la végétation, les soldats peuvent alors avoir des points de repère pour se situer dans le temps. Même si Elie Albanhac n'utilise jamais les mots « été » « automne » ou « printemps », il sait toujours dans quelle époque de l'année il se situe, d'abord par sa prise de note quotidienne et l'inscription de la date dans son carnet, puis par l'observation attentive de la météo et du climat « *Il pleut la nuit avec fort vent.*

⁴⁰ lundi 3 août 1914

⁴¹ dimanche 15 novembre 1914

⁴² Informations météorologique relevées sur le site de Météo France à l'adresse

<http://www.meteofrance.fr/actualites/15924623-14-18-la-prevision-meteorologique-a-l-epoque-de-la-grande-guerre>

1/2 couvert le matin. »⁴³. Le poilu est d'autant plus attentif quand, nous l'avons vu, il détaille précisément les paysages, ou encore quand il fait des remarques sur les champs qu'il traverse ou sur lesquels il s'entraîne avec son escouade. Le lien avec sa vie à Salles-Courbatiès est alors ici clairement perceptible : Elie Albanhac a en effet fondé la caisse du crédit agricole, le syndicat agricole et une mutuelle agricole dans sa commune. Ainsi, par la mention de l'agriculture, le soldat construit un autre lien entre lui et le monde extérieur.

[...] L'après-midi, exercice sur un champ où les gerbes d'avoine toutes germées sont encore éparpillées [...] ⁴⁴

Le soldat aveyronnais remarque à plusieurs reprises les germes de blés et d'avoines qui sont éparpillées, preuve qu'il a alors encore la notion du temps et donc des saisons. En effet, à cette période de l'année, les gerbes devraient être toutes rassemblées, voire depuis longtemps déjà récoltées car les moissons de blé ou d'avoines ont plutôt lieu en été. La guerre étant fortement consommatrice en main d'œuvre masculine, le travail des champs n'est alors plus effectué et les récoltes pas organisées.

Avec la routine des remarques sur la météorologie se met rapidement en place une autre habitude dans le quotidien du soldat, à savoir la correspondance ininterrompue entre lui et les membres de sa famille. Pendant les quatre années de guerre, de 1914 à 1918, c'est en moyenne une lettre par soldat et par jour qui est envoyée dans les familles et chez les amis des combattants. Ceci n'étant qu'une estimation et une moyenne, les chiffres varient en fonction des soldats. Si l'on en croit le carnet du soldat Albanhac, il écrit et envoie 126 lettres sur une période de 285 jours passés à la guerre. A l'intérieur de ces 126 lettres, 111 sont de véritables lettres et une quinzaine sont ce qu'il nomme des cartes. « *Envoyé une carte au sergent ESCARPIT, une lettre à la famille et à M BURG.* »⁴⁵. La moyenne de lettres écrites par jour du poilu s'élève donc à environ une tous les deux jours : ce ratio n'équivaut pas à la réalité, car Elie Albanhac n'est jamais aussi régulier dans la rédaction de ses lettres. S'il arrive que le soldat en rédige deux voire trois par jour, il se passe aussi des semaines où aucune information n'est donnée sur un éventuel envoi de lettres. En règle générale, quand il se déroule quelques jours sans nouvelle de la famille ou des amis d'Albanhac, c'est que ce dernier est dans les tranchées. Ainsi, pendant les mois d'octobre et de novembre 1914, mois les plus meurtriers de cette guerre avec 2000 personnes tuées chaque jour, Elie Albanhac n'envoie ni ne reçoit quasiment aucune lettre, même si la correspondance n'est jamais totalement interrompue. En revanche, pendant son internement à l'hôpital ou à chaque période de cantonnement, il redevient plus régulier sur

⁴³ lundi 26 octobre 1914

⁴⁴ mercredi 11 novembre 1914

⁴⁵ samedi 6 mars 1915

l'envoi de lettres qui est pour les soldats le seul moyen de communication avec leurs proches restés à l'arrière.

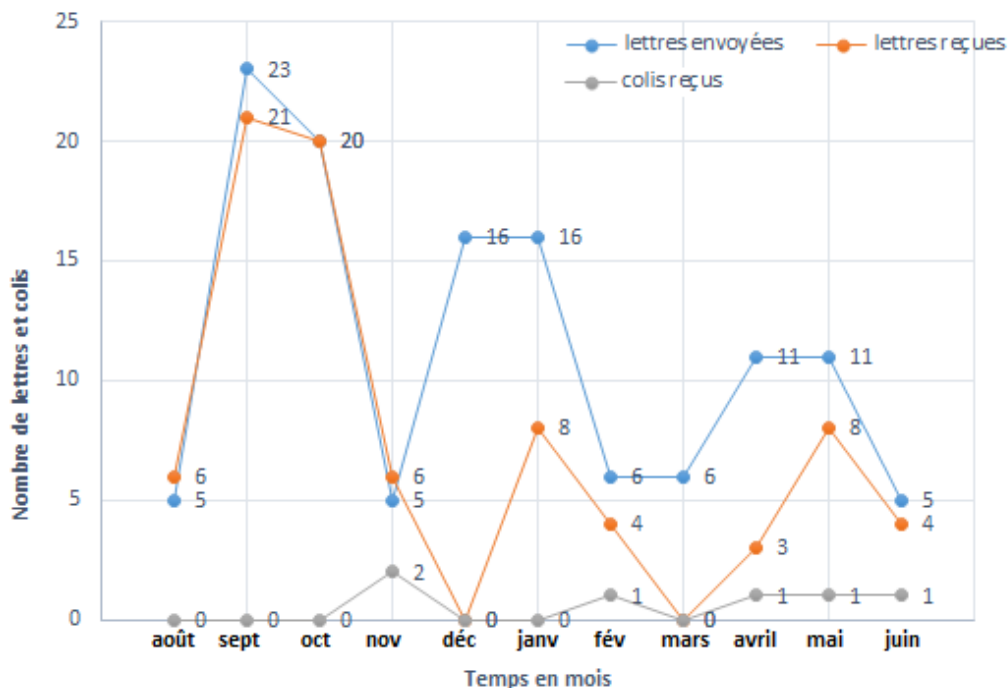
Pour les 126 lettres envoyées à sa famille et ses proches, Elie Albanhac reçoit sur la même période un total de 80 lettres. Cette différence entre le nombre de lettres envoyées et celui de lettres reçues pourrait s'expliquer par l'hypothèse suivante : les lettres du soldat sont sûrement courtes, en particulier celles qu'il écrit pendant des périodes mouvementées, lors desquelles le temps lui manque. Il rédige alors très probablement peu, l'obligeant à réécrire une nouvelle lettre quand un moment plus opportun se présente, afin de tenir sa famille au courant des dernières nouvelles du front ou de sa vie à la guerre. En effet, à plusieurs reprises, le soldat dit envoyer deux lettres de suite alors qu'il note n'en avoir reçue qu'une seule, d'où le déséquilibre de lettres qu'il adresse à sa famille et celles qui lui sont adressées. Ceci n'est néanmoins qu'une hypothèse, car si nous savons que certaines des lettres d'Elie Albanhac ont été retrouvées avec le carnet, nous n'avons pas eu l'occasion ni de les lire ou encore moins de les avoir en main. Le contenu de ces lettres reste alors un sujet obscur. Elie Albanhac se confie-t-il plus dans ses lettres qu'il ne le fait dans son carnet ? Ou bien l'absence de sentiments est égale dans les deux supports de rédaction ?

Cette routine instaurée par les lettres est secondée de l'envoi de colis par la famille Albanhac. Cette dernière envoie au soldat six colis durant le temps qu'il passe à servir la France. On ne peut alors peut-être pas parler de véritable routine, sachant que les six colis sont envoyés de manière assez irrégulière et sans lien apparent, mais ils viennent tout de même s'inscrire dans la vie du soldat et ponctuent ces dix mois et demi passés à la guerre. Le premier colis reçu par le poilu contient « *bas, gants, chocolat, livre* »⁴⁶, le deuxième « *une paire de bas et saucisse* »⁴⁷, et le contenu des autres n'est pas détaillé. A nouveau, Elie Albanhac est très elliptique dans ses notes et, en plus de ne pas décrire ce que sa famille lui envoie, n'exprime aucun sentiment là-dessus. Mais si rien de plus n'est dit au sujet des colis, le lecteur de carnet perçoit tout de même qu'ils permettent de renforcer le lien à l'arrière, de montrer aux soldats que les non mobilisés pensent à eux.

⁴⁶ jeudi 19 novembre 1914

⁴⁷ vendredi 27 novembre 1914

Correspondance d'Elie Albanhac à la guerre

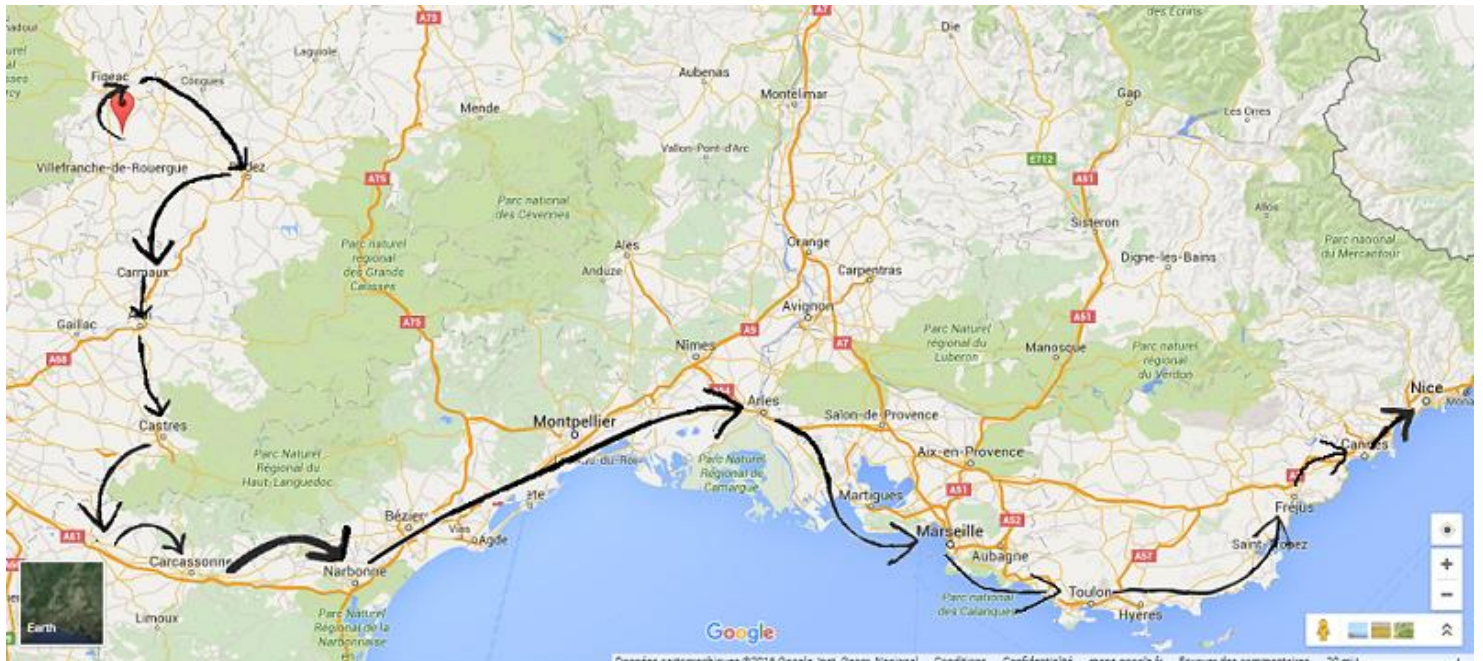


Chapitre 4

Une mobilité importante malgré des positions fixes : du sud au nord et du cantonnement à la première ligne, des kilomètres qui s'accumulent

Le dernier grand thème régulier dans le carnet d'Elie Albanhac est celui des déplacements qu'il effectue en dix mois et demi de guerre pour se rendre d'un lieu à un autre. Nous en avons déjà croisés la plupart, il s'agit ici de les étudier. Le soldat se déplace d'abord de son lieu d'habitat, Salles-Courbatiès dans l'Aveyron, à Cantaron, premier village des Alpes Maritimes où il est assigné et où il reste du 9 août au 20 septembre 1914 avec les 124^{ième} et 312^{ième} régiments d'infanterie territoriale. Son carnet détaille le chemin entier et exact parcouru, allant de gare en gare et de train en train. Il part donc le 3 août, date du début de la prise de note dans son carnet, et effectue avec ses camarades un voyage d'une semaine, arrivant le 9 août à Cantaron. Durant cette semaine, le soldat note dix-huit villes intermédiaires : Capdenac, Audin et Rodez le 3 août, Carmaux, Albi, Castres, Castelnaudary, Carcassonne, Lézignan, Narbonne et Sète le 6 août, Arles, Marseille, Toulon, Fréjus, Cannes, Antibes et Nice le 7 août. La distance parcourue est alors de 830 kilomètres. Sachant que les soldats font une pause d'un jour et demi du mardi 4 août au jeudi 5 août, puis une autre la journée du 8 août, ces 830 kilomètres sont en réalité effectués en quatre jours. Tout le parcours s'effectue en train : en effet, plus de 15 000 trains sont utilisés pendant la mobilisation pour acheminer plus de 3,5 millions d'hommes, les ravitaillements, les armes et les équipements. Un plan de mobilisation est conçu par l'armée

française pour que les chemins de fers s'adaptent rapidement aux besoins militaires, plan mis en œuvre à partir du 2 août 1914⁴⁸, veille du départ d'Elie Albanhac et de son régiment vers Cantaron. Ce déplacement est le premier des deux très grands déplacements que va effectuer le soldat pendant sa mobilisation.

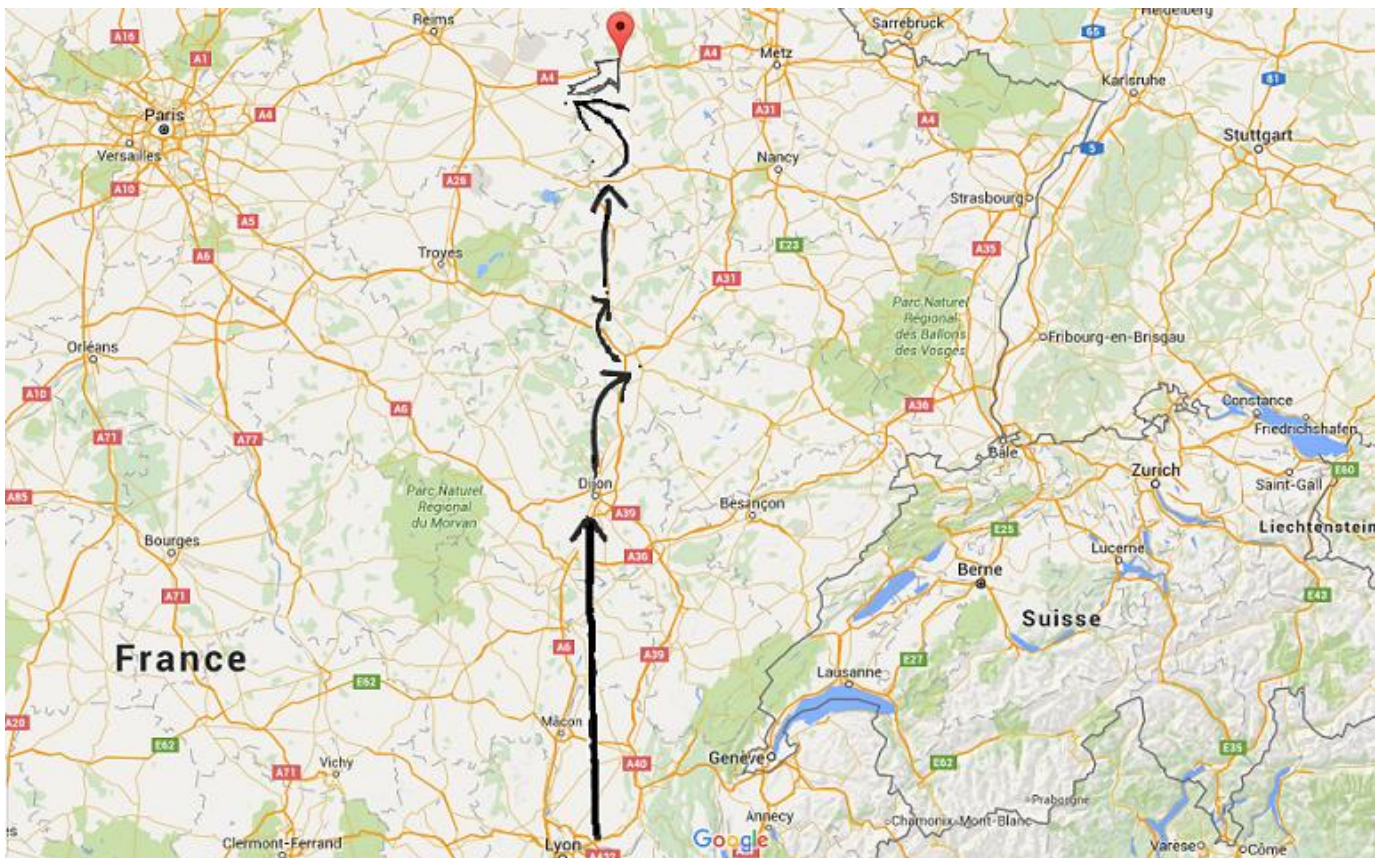
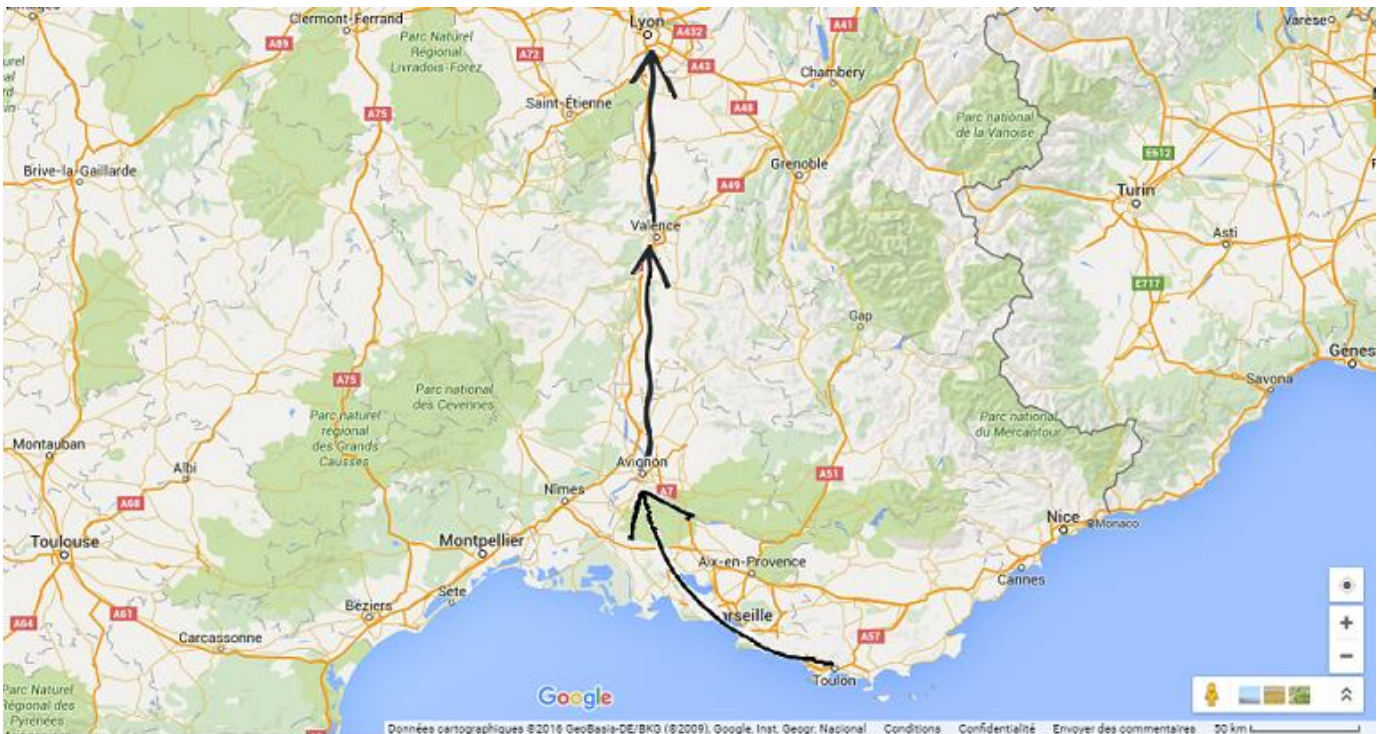


Carte du trajet de Salles-Courbatiès à Nice. source : Google Maps suivi de modifications personnelles

En plus de traverser la France d'Ouest en Est en ce début août 1914 pour la phase de mobilisation, il parcourt également le territoire national du Sud au Nord pour la phase de concentration, qui dirige les soldats vers les lieux d'opérations. Elie Albanhac part alors le 22 octobre avec le 112^{ème} régiment d'infanterie en direction de Dombasle-sur-Argonne. Le voyage dure cette fois deux jours seulement, sans arrêt dans aucune des villes intermédiaires traversées par le régiment, à savoir les treize villes suivantes: Avignon et Lyon le vendredi 23 octobre, Dijon, Châteaudun, Langres, Bologne, Donjeux, Joinville, Eurville, Bienville, Robert l'Espagne, Givry-en-Argonne et Sainte-Menehould le 24 octobre. Les 890 kilomètres que représente ce trajet sont alors effectués beaucoup plus rapidement que les 830 kilomètres précédents, montrant peut-être une urgence à envoyer des hommes sur le front. La mobilité pendant la Grande Guerre est alors très importante : les soldats arrivent de partout en France et sont tous regroupés sur les lieux d'affrontements dans le quart Nord-Est du territoire français. Ces mouvements humains s'effectuent, pour de telles distances, principalement en train, et le

⁴⁸ Nombres, informations et date de l'historienne Emmanuelle Cronier in l'article numérique du Monde « Les gares pendant la Grande Guerre : un repère pour le soldat » datant du 4 septembre 2014

soldat Albanhac parcourt plus de 1720 kilomètres de chemin de fer en l'espace d'un peu moins de trois mois.



Cartes du trajet de Toulon à Dombasle. Source : Google Maps suivi de modifications personnelles

S'il existe alors une mobilité importante à travers le territoire national chez les soldats, un deuxième type de mobilité se présente. Cette dernière consiste en la mobilité des soldats à

l'échelle de la commune. En effet, les soldats, s'ils se déplacent par train sur le territoire, effectuent ces trajets dans le but d'aller d'un point à un autre, point où ils restent des jours, des semaines voire des mois avant de partir en direction d'un autre lieu. Quand ils ont alors une position fixe, ils se déplacent néanmoins à pied tous les deux jours en moyenne. C'est le cas du soldat Albanhac et de son régiment qui, quand ils cantonnent à Cantaron du dimanche 9 août au lundi 21 septembre ou à Toulon de ce même 21 septembre au jeudi 22 octobre, font des marches ou des exercices presque quotidiennement. Sur 44 jours de cantonnement à Cantaron, le soldat Albanhac note dans son carnet 27 marches et trois exercices, dont quinze sont qualifiées de petites ou peu fatigantes. Si la distance d'une petite marche n'est dans le carnet jamais relatée, le soldat quantifie en revanche ses longues marches : 10 kilomètres pour celle du jeudi 20 août vers Escarène, 16 kilomètres pour la marche jusqu'à Contes du dimanche 23 août et celle vers Jaspel du dimanche 30 août. La marche du lundi 14 septembre dure toute la journée, et les soldats se rendent de Cantaron à Menton, ce qui représente environ 45 kilomètres aller-retour.

Levés vers 3 ½ nous partons vers 4 h pour une marche du régiment. Nous passons à La Trinité et nous allons vers La Turbie en escaladant une montagne à droite de la route. La montée est rude par un petit chemin. Le sac au complet est lourd en tenu de campagne. Nous faisons deux pauses en montagne et au haut de la montée. La montagne est gravisée mais nous sommes mouillés de sueur.⁴⁹

A Toulon, le schéma s'inverse mais la mobilité reste tout aussi importante : les soldats partent dix fois en exercices et deux fois faire des marches. Le soldat Albanhac relate aussi le fait qu'il part faire des visites pendant des après-midi entiers, cinq fois durant les 32 jours où il reste cantonné à Toulon. « *Visité l'arsenal de Toulon, ateliers immenses, grues, bateaux.* »⁵⁰. Une véritable mobilité s'instaure alors malgré des positions fixes dans la région de la Côte d'Azur. La difficulté et longueur des marches et exercices, peu relatée dans le carnet du soldat Albanhac, est néanmoins perceptible. Le but est alors de garder les soldats en bonne condition physique pour être plus performant une fois sur le champ de bataille.

Lorsque le soldat Albanhac se retrouve véritablement à la guerre pour la première fois, à partir de ce samedi 24 octobre où il arrive à Dombasle, lui et ses camarades vont connaître un dernier type de mobilité : celle du cantonnement à la troisième ligne, de la troisième à la première ligne, bref, celle des tranchées. Du 24 au 27 octobre, lui et son escouade, « *la 7ème de la 2ème section, 2ème Cie du 112e* »⁵¹, sont à Dombasle et aux alentours. Ils partent camper le lundi 26 octobre dans un forêt à trois quatre kilomètres de leur base pour ainsi se rapprocher des lieux où se déroulent les affrontements et se rendre dans les tranchées de troisième et

⁴⁹ lundi 14 septembre 1914

⁵⁰ dimanche 27 septembre 1914

⁵¹ dimanche 25 octobre 1914

deuxième lignes dès le lendemain. A partir de là, le quotidien des soldats est rythmé par une alternance régulière entre le cantonnement et les tranchées. Entre le 27 octobre et le 3 décembre, Elie Albanhac se retrouve quinze jours en cantonnement à Parois, quatorze jours dans les tranchées de réserve et quinze dans celles de première ligne. La relève se fait en moyenne tous les cinq jours, ce qui montre une régularité accrue du processus. L'alternance se rompt quand il retourne en cantonnement le 3 décembre et que, dans les jours qui suivent, le soldat Albanhac multiplie les visites médicales : du 6 au 9 décembre, il en effectue en effet une par jour « *Je retourne à la visite [...] »*⁵², « *Je reviens à la visite [...] »*⁵³. Nous pouvons supposer que le poilu aurait dû retourner aux tranchées quatre ou cinq jours après son arrivée au cantonnement, mais celui-ci est, rappelons-le, emmené à l'ambulance de Dombasle puis à l'hôpital à Neufchâteau, entre le 9 décembre et le 7 janvier. A son retour de l'hôpital, le soldat reprend le rythme très régulier qu'est l'alternance entre les tranchées et le cantonnement : sur les 160 jours qui séparent le 7 janvier du 15 juin, Elie Albanhac en passe 72 en cantonnement à Dombasle, 82 dans les tranchées et 32 en réserve dans les bois⁵⁴, et ce en changeant tous les 5 jours en moyenne. A la fin de la période étudiée, nous pouvons remarquer des temps passés en tranchées et en cantonnement plus longs, c'est-à-dire en moyenne d'une semaine, mais la régularité des relèves demeure. Cette alternance hebdomadaire de la première ligne, de la position de soutien, et du repos, devient un repère temporel fondamental pour les soldats. La mobilité est alors une caractéristique clé de la vie des soldats à la guerre, qu'elle s'effectue sous forme de déplacement par le train, par des marches ou par le changement des tranchées aux cantonnements.

⁵² dimanche 6 décembre, lundi 7 décembre, mardi 8 décembre 1914

⁵³ mercredi 9 décembre 1914

⁵⁴ Si le total des jours en cantonnement, en tranchées et en réserve revient à 186 jours, c'est-à-dire plus que les véritables 160 jours entre début janvier et mi-juin, c'est que les soldats sont parfois en cantonnement et aux tranchées la même journée (par un changement à 9h du soir par exemple) : pour simplifier, nous avons compté par jour de 24 heures, même si, pour une moyenne exact du volume horaire, il faudrait compter heure par heure.

Partie II : Des rapports au monde divers: de l'arrière au Ciel en passant par la fraternité de l'escouade

Après avoir considéré ce qui fait le quotidien matériel d'Elie Albanhac, c'est désormais dans le rapport au monde du soldat que le carnet est révélateur. Même si Elie Albanhac ne fut mobilisé que pendant dix mois, il convient de remarquer que ce sont les dix mois les plus meurtriers puisque la moitié des pertes humaines se produit entre août 1914 et fin 1915. Aussi, le soldat va développer un nouveau rapport au monde, voire un rapport à un monde nouveau. En étudiant ce dernier, nous essayerons d'une part de comprendre comment Elie Albanhac vivait sa relation avec les gens qui l'entouraient - ou ne l'entouraient pas, comme sa famille-, le rapport à son environnement immédiat, à ce nouveau monde, ainsi que la résistance du soldat à ce dernier, ou encore son rapport au monde de 1914 à travers l'information ; mais d'autre part, nous essayerons aussi de comprendre ce qui a fait que le soldat a tenu : est-ce « *le rapport d[u] combattant à l'arrière, [...] fascinant parce que lieu de affections, des amours, des projets [et d']une reconnaissance qui seule pourrait l'apaiser ?* » ou en raison d'un « *consentement à la guerre ?* » ou bien au contraire « *du réseau de contraintes entre lesquelles les combattants étaient tenus* » ?⁵⁵

Chapitre 5 Des relations d'entraide et de solidarité au sein de l'escouade

« *L'escouade est une petite famille, un foyer d'affection où règnent entre ses membres de vifs sentiments de solidarité, de dévouement, d'intimité* ». ⁵⁶ Les mots de Barthas sonnent particulièrement vrais dans le cas du soldat Elie Albanhac. En effet, il est vrai qu'au long du carnet transparaît une évidente solidarité entre les membres de l'escouade, voire une vraie amitié. A cet égard, on peut citer en particulier le soldat Rigal avec lequel Elie Albanhac semble entretenir une amitié plus forte, même s'il ne la décrit pas comme telle. C'est le camarade le plus mentionné par Elie dans son carnet⁵⁷ car son nom est donné sept fois. Lorsqu'il est à l'hôpital à partir de mi-décembre, Elie Albanhac prend la peine de lui écrire une lettre⁵⁸. A part ses propres furoncles, il n'est qu'une blessure qu'Elie Albanhac évoque avec précision et c'est celle de cet ami Rigal qui « *est blessé à la tête par une balle étant de faction* »⁵⁹. Nous ne savons pas si les deux hommes se connaissaient avant leur mobilisation mais on peut néanmoins le

⁵⁵ Antoine Prost, *Jay Winter Penser la Grande Guerre* édition du seuil février 2004, « qu'est-ce que faire la guerre ? » p.141

⁵⁶ Barthas L. *les carnets de guerre de Louis Barthas 1914-1918*, Paris Maspero, 1978, p 175

⁵⁷ Dimanche 4 octobre 1914, dimanche 18 octobre, mercredi 21 octobre, samedi 24 octobre, mardi 15 décembre, samedi 8 janvier, dimanche 21 février

⁵⁸ Mardi 15 décembre 1914

⁵⁹ Dimanche 21 février 1915

supposer puisqu'ils sont tous deux originaires de la ville de Salles-Courbatès qui compte 790 habitants en 1911. De plus, la première fois que son nom est cité⁶⁰, ce n'est pas pour évoquer une rencontre mais au détour d'une phrase comme s'il était naturel que les deux hommes se connussent. Plus généralement, Elie Albanhac évoque à seize reprises les « camarades », expression souvent accompagnée du possessif « mes », et lui-même qualifie la relation entretenue avec les membres de l'escouade en ces termes :

*Depuis deux mois déjà que nous nous connaissons, depuis surtout que nous sommes à Toulon, dans la même salle, une solidarité tout étroite s'est formée entre nous, et nous verrions avec tristesse d'être obligés de nous séparer*⁶¹.

La marque la plus évidente de cette solidarité est la récurrence presque ininterrompue d'une première personne du pluriel, utilisée 180 fois. S'il est normal d'employer cette première personne pour toutes les actions qui relèvent de l'escouade ou de l'unité dont il est question en général, il est en revanche plus singulier que le soldat l'emploie pour décrire des sensations « nous commençons à sentir la chaleur »⁶². Cela est d'autant plus étonnant pour un carnet censé être le rapport d'une expérience personnelle et où l'on s'attendrait par conséquent à un emploi plus fréquent d'une première personne du singulier : aussi la solidarité semble s'exprimer même dans l'écriture du soldat. On peut réellement parler d'une joie d'être ensemble du moins lors des deux premiers mois avant l'arrivée sur le front. Celle-ci se manifeste par exemple à travers les chants qualifiés de « joyeux » à deux reprises⁶³. L'escouade d'Elie Albanhac n'ayant pas été mobilisée sur le front pendant les deux premiers mois, on peut supposer que la création des amitiés a été facilitée par cette même situation, les soldats n'entretenant pas alors des relations assombries par les conditions de vie assez extrêmes des tranchées. Cette camaraderie est l'occasion d'une entraide particulière, observable par exemple à travers l'épisode du 26 octobre, épisode lors duquel transparaît une certaine fierté du poilu. En effet, un jour après son installation dans les tranchées, il trouve un moyen de disposer la lampe de façon à éclairer l'ensemble de la cabane et alors « chacun [le] félicite pour cette invention pourtant si simple »⁶⁴. Le discours direct n'est employé que quatre fois dans tout le carnet, et deux de ces emplois se font justement lorsque le soldat relate cet épisode : « Il nous manque un chandelier », « Il a fallu que vous veniez pour nous trouver ça, me dit le caporal » ce qui traduit certainement la

⁶⁰ Dimanche 4 octobre 1914

⁶¹ Vendredi 9 octobre 1914

⁶² Samedi 8 août 1914

⁶³ Vendredi 9 octobre 1914

⁶⁴ Lundi 26 octobre 1914

fierté du soldat tentant de retranscrire au plus près cette marque de reconnaissance de la part des camarades. Ou alors nous pouvons simplement supposer que l'épisode ayant lieu le soir étant donné la nécessité de lumière manifestée, le soldat écrit le compte-rendu de sa journée juste après avoir vécu l'anecdote en question, ce qui expliquerait la précision des paroles rapportées.

Cette solidarité au sein de l'escouade est peut-être un des facteurs qui permet d'expliquer le maintien d'un moral qui semble plutôt bon. En effet, une des caractéristiques remarquable du carnet d'Elie Albanhac est l'absence totale de plainte ou de découragement. Sans pouvoir aller jusqu'à parler d'une acceptation de la guerre, on ne peut que s'interroger devant un tel silence alors que les occasions de se laisser aller au découragement étaient multiples. L'hypothèse du soutien issu de la solidarité au sein de l'escouade est très certainement envisageable. Un exemple vient à l'appui cet argument : lorsqu'il arrive sur le lieu de ravitaillement de sa compagnie à son retour de l'hôpital, la principale préoccupation du soldat est de réintégrer la même escouade pour retrouver ses camarades. Et il y met un soin particulier :

Je retrouve aussitôt le cuisinier MOREAU de mon escouade et je vois aussi le sergent-fourrier FRANÇOIS mais par mégarde je les perds de vue car il est complètement nuit. Je demande de chercher où ils peuvent bien cantonner mais nul ne le sait. Je vais voir chez les muletiers du 112 qui portent l'ordinaire aux tranchées et je couche avec eux dans une grange où nous avons de la paille à discrétion.⁶⁵

Le matin, je pars avec les muletiers vers 4h ½ et nous arrivons au poste de commandant avant le jour. Là je retrouve le sergent FRANÇOIS et MOREAU et avec eux je rejoins ma Cie [...]

Je vais voir le sergent-major et lui demande de rester à mon escouade. Il me demande si je suis un bon soldat car me dit-il mon escouade fait partie de sa section. Je lui dis simplement que dans mon active je n'ai pas eu même un jour de consigne et que j'espère mériter son estime.⁶⁶

A cette occasion, il retranscrit un sentiment d'émotion : « *Mes camarades sont tous heureux de me revoir et je suis même touché du bon souvenir qu'ils avaient conservé de moi⁶⁷* ». En l'absence de la famille, « *l'escouade représente un foyer de substitution; on y connaît ses chefs, et on est connu d'eux* »⁶⁸. Ainsi, les liens sont forts entre les membres de l'escouade. C'est ce dont témoigne la lettre adressée à la femme d'Elie Albanhac dans laquelle l'auteur resté inconnu

⁶⁵ Vendredi 7 janvier 1915

⁶⁶ Samedi 8 janvier 1915

⁶⁷ Samedi 8 janvier 1915

⁶⁸ LOEZ, André, CAZALS, Rémy, in *Dans les tranchées de 14/18*, Cairn, 2008

écrit : « *Il avait l'estime de tous ceux qui le connaissaient et tous encore pleurent en lui un camarade sérieux plein de bons sens et bon pour tous ses frères d'armes.* »⁶⁹ On peut donc supposer que, parmi les éléments qui ont fait que le soldat a tenu pendant ces dix mois, plus qu'une quelconque contrainte, il y a la solidarité entre les hommes.

Parmi les relations tissées par le soldat lors des dix mois passés à la guerre, l'une d'entre elles est particulièrement intéressante, d'une part parce qu'elle instruit sur les rapports entretenus entre un officier et son ordonnance, et d'autre part parce qu'elle vient à l'appui de l'hypothèse formulée précédemment sur la solidarité comme facteur de soutien : c'est la relation qui unit Elie Albanhac au sous-lieutenant Morel à partir de son retour de l'hôpital⁷⁰ : « *on me propose d'être ordonnance d'un sous-lieutenant nouvellement arrivé* ». A partir de cette nomination, on remarque qu'au « nous » susmentionné vient s'ajouter voire se substituer une autre première personne du singulier cette fois-ci regroupant « le sous-lieutenant Morel et moi »⁷¹. De ce sous-lieutenant Morel, nous n'avons guère d'informations, mais pouvons néanmoins supposer à travers une remarque d'Elie Albanhac qu'il a des relations très haut placées puisque le 4 février « *Le sous-lieutenant Morel loge chez un cousin du Président de la République au n°1, place de la mairie* ». A partir du moment où il est affecté au poste d'ordonnance, Elie Albanhac va mentionner dans son carnet les tâches qui correspondent à sa nouvelle fonction⁷², c'est-à-dire essentiellement des tâches de lavage, nettoyage, rangement, préparation de la chambre... Il convient ici de mentionner l'importance particulière qu'accorde l'ordonnance à partir du 15 mars à une canne qu'il est en train de confectionner pour le sous-lieutenant : il en fait sept fois la mention. Pourtant, aucune invalidité particulière du sous-lieutenant n'est mentionnée et si tel était le cas, la présence de ce dernier en première ligne serait douteuse. Aussi, le futur usage de cette canne reste mystérieux, mais il n'en demeure pas moins que le soldat y accorde une attention toute particulière. En outre, la relation qui unit les deux hommes apparaît a posteriori très forte puisqu'elle est décrite en ces termes après la mort d'Elie Albanhac : « *Il était presque toujours dans l'abri de la tranchée ne quittant jamais son lieutenant Morel duquel il était aimé comme un frère* »⁷³ ou encore « *le lieutenant Morel qui le pleurait* ». Cette affection mentionnée dans la lettre du sous-lieutenant envers l'ordonnance est très certainement réciproque, bien que le soldat ne le dise pas explicitement. Mais à travers les lignes d'Elie Albanhac, transparaît une fidélité certaine voire une dévotion pour son supérieur. Il profite même de ses temps de loisir pour continuer son service envers le sous-lieutenant⁷⁴ :

⁶⁹ Lettre du soldat à Monsieur Burg en fin de carnet.

⁷⁰ Samedi 16 janvier 1915

⁷¹ 28 mars 1915 : « nous ne sommes pas la première section, le sous-lieut. et moi dans les tranchées ».

⁷² Mardi 19 janvier, lundi 15 mars, mardi 16 mars, 22 et 25 mars 1915

⁷³ Lettre adressée à M.Burg en fin de carnet

⁷⁴ Mardi 16 mars 1915

« *Je profite de mes loisirs pour laver pour le s/lieut. Morel* ». En tant qu'ordonnance, Elie Albanhac a donc passé cinq mois en permanence avec le sous-lieutenant puisqu'il est tenu de l'accompagner dans tous ses déplacements, ce qui explique aussi la force de cette amitié, de cette relation « fraternelle » pour reprendre les mots de la lettre à Monsieur Burg.

Enfin, entre les membres de l'escouade circulent aussi des informations concernant le déroulement de la guerre en Europe. Un certain nombre de conférences⁷⁵ sont données par les supérieurs pendant la période où Elie Albanhac est dans le sud de la France. Celles-ci visent par exemple à instruire les soldats sur les causes de la guerre :

L'après-midi, notre sergent-major nous fait une conférence intéressante et très écoutée sur les causes économiques et politiques de la guerre : développement de l'Allemagne depuis 70, union des états qui la composent, développement industriel, et natalité féconde, à tel point que la France et l'Allemagne étaient à peu près de même superficie avaient en 70 à peu près même nombre d'habitants, tandis qu'actuellement la France n'a que 38 à 40 millions d'habitants et l'Allemagne en a 70 millions.

*L'Allemagne ne peut plus nourrir ses habitants, il lui faut des territoires plus étendus, de là principalement la guerre qu'elle cherchait depuis déjà quelque temps.*⁷⁶

L'emploi de termes comme « natalité féconde » ou même « superficie » montre la maîtrise d'un vocabulaire précis et de notions abstraites, confirmant nos propos sur le niveau d'instruction déjà mentionné d'Elie Albanhac. Il semble aussi être intéressé par l'histoire de la région comme lorsqu'il écrit : « *Après d'une route stratégique une croix s'élève qui rappelle, nous dit le maire de Cantaron qui nous accompagne, que 20 000 autrichiens ont été tués sous le règne de Napoléon Ier* »⁷⁷. Ensuite, des rumeurs circulent aussi entre les soldats eux-mêmes. Elie Albanhac émet néanmoins des réserves sur le caractère véridique des nouvelles qui se transmettent⁷⁸, évoquant « *des nouvelles plus ou moins véridiques* » et non sans raison. En effet, il relate, dans son carnet, plusieurs nouvelles qui lui sont parvenues par le bouche à oreille⁷⁹ ou par des dépêches de la préfecture⁸⁰. Ces nouvelles mentionnent l'exécution d'Alexis Samain, à l'époque président du Souvenir français, celle du curé de Moineville ou encore l'exploit

⁷⁵ Mercredi 12 août 1914, jeudi 13 août, vendredi 14 août, mardi 1^{er} septembre 1914.

⁷⁶ Mardi 11 août 1914

⁷⁷ Mercredi 19 août 1914

⁷⁸ Lundi 3 août 1914

⁷⁹ idem

⁸⁰ Mardi 4 août 1914

héroïque de l'aviateur Rolland Garros qui aurait trouvé la mort en pulvérisant son appareil sur un dirigeable allemand :

Garros, l'aviateur voyant un dirigeable allemand à la frontière en l'ayant dépassée alors même que le dirigeable tirait sur lui avec une mitrailleuse fonça sur lui et dans un choc terrible entraîna dans sa chute le dirigeable avec 30 à 40 officiers allemands qui le montaient.

Mais en réalité, les nouvelles que relate le soldat français s'avèrent être fausses. En effet, bien que la presse française annonce l'exécution du président du Souvenir français le 4 août 1914⁸¹ date à laquelle Elie Albanhac mentionne cette nouvelle, ce dernier est en fait interné par les Allemands, envoyé dans l'est de l'Allemagne, puis libéré. En novembre 1918 il participe même au premier rang aux festivités de la délivrance de Metz. Il en va de même pour la mort du curé de Moineville puisqu'en réalité, c'était le curé de Moyenvic qui avait été fusillé. Enfin en ce qui concerne l'aviateur Roland Garros, lui non plus n'a pas trouvé la mort au début du mois d'août 14, bien que ce soit l'information relayée par la plupart des journaux, puisqu'il est mort lors d'un combat aérien en novembre 1918 à Vouziers, plus de trois ans après la mort d'Elie Albanhac. Ces exemples sont révélateurs d'une part de l'importance que tiennent les rumeurs comme moyen d'information au sein des armées ainsi que de la vitesse à laquelle elles se propagent ; mais ils témoignent certainement aussi d'une volonté du ministère de la guerre de soulever les populations d'Alsace-Lorraine occupées par les Allemands et de générer un sentiment d'unité de la nation face à un ennemi qui s'en prendrait à des figures emblématiques françaises.

⁸¹ Le 4 août 1914, le journal *Le Matin* titre « Premiers actes d'hostilité : les Allemands ont fusillé M. Samain, l'ancien président du Souvenir Français, et emprisonné tous les membres du Souvenir Français »

LE BOCAGE

Téléphone 38

ORGANE DE LA BASSE-NORMANDIE

Téléphone 38

ABONNEMENTS

En An. 12 francs
En étr. 15 francs
Les autres départements 10 francs
LES ABOUNEMENTS SE PAIENT D'AVANCE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

VIRE — Rue du Neufbourg, 10 — VIRE
FONDATEUR : A. GUÉRIN (P. ROCK). — DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE : M^{me} V^e REAUX END
LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS

INSERTIONS

Annonces judiciaires..... La ligne, 0 fr. 50
Annonces diverses..... — 0 fr. 50
Réclames (1^{er} page)..... — 0 fr. 50
Réclames (2^e page)..... — 1 franc.

Après avoir déclaré la guerre à la Russie,
violé la neutralité du Luxembourg, de la Hollande et de la Belgique,
l'Allemagne, sans déclaration de guerre,
a envahi notre territoire.

L'ambassadeur d'Allemagne a quitté Paris lundi soir,
après avoir déclaré la guerre à la France.

M. Samain, président du « Souvenir Français » en Alsace, et le curé de Moineville ont été fusillés par des soldats allemands

Le GOUVERNEMENT BRITANNIQUE a prévenu les escadres anglaises que la guerre
avec l'Allemagne commencerait mardi soir (4 août), à 11 heures.

Entrefilet du journal *Le temps*, 19 août 1914

Garros est mort
héroïquement en détruisant un Zeppelin à Toul.

Le Nouveau Journal de l'Île de la Réunion, lundi 31 août 1914

Chapitre 6 Un lien épistolaire à la famille, à l'arrière

Au cours de sa mobilisation, le soldat Albanhac s'éloigne de plus en plus de son lieu de vie, de sa famille, et il meurt avant que les permissions soient mises en place. Aussi se voit-il contraint d'instaurer une relation purement épistolaire avec ses proches, avec tous ceux qui faisaient partie de sa vie avant sa mobilisation. Elie Albanhac ne manifeste pas dans son carnet de sentiment de manque, et n'évoque jamais sa famille si ce n'est lorsqu'il mentionne les lettres qu'il leur envoie. On peut alors déjà émettre l'hypothèse selon laquelle ce n'est pas dans ce journal que le soldat épanche ses sentiments. Sinon, ce manque profond inévitable y serait mentionné car il est impossible qu'en tant que père et mari, une séparation de plus de dix mois

n'occasionne pas un tel manque. En effet, à cette époque le contrôle postal n'avait pas encore été mis en place et la famille reste le destinataire principal des nombreuses lettres qu'écrit le soldat. Il lui arrive parfois d'en envoyer presque une par jour pendant la semaine comme entre le 24 et le 31 janvier où il n'envoie pas moins de cinq lettres à ses proches. Si Elie est assez avare des informations issues de ces échanges dont nous ne savons rien si ce n'est leur destinataire, il relève quand même les nouvelles de l'ordre de la naissance⁸² et du décès⁸³ notamment celui de sa tante. Elie Albanhac est très peu expansif et ne manifeste pas d'émotion particulière face à ces bonnes ou mauvaises nouvelles : ce n'est qu'un relevé factuel et les seules informations que l'on peut obtenir sont indirectes. En effet, pour la première fois après l'annonce de la mort de sa tante, Elie se montre particulièrement bref dans ses deux relevés des jours suivants⁸⁴, à peine une phrase. Peut-on penser que c'est parce qu'il est affecté par une telle nouvelle ? Cela n'est que pure supposition mais devant l'aspect lacunaire de la source, aucune assurance n'est vraiment possible. Ces échanges ne sont pas qu'épistolaires mais aussi matériels et financiers puisque la famille transmet à Elie des provisions et des vêtements⁸⁵ et le soldat essaie de leur envoyer de l'argent⁸⁶.

Le rapport entretenu entre l'arrière et le front a fait l'objet de nombreuses études. Antoine Prost parle d' « *un écart qui se creuse entre l'avant et l'arrière et qui aurait pu menacer la cohésion nationale s'il n'avait été surmonté par un profond sentiment national* »⁸⁷. En effet, le fossé entre les deux groupes s'élargit proportionnellement à la durée de la guerre et cela se comprend aisément quand on imagine à quel point l'expérience de la guerre peut être traumatisante et à part. Il n'est pas étonnant non plus que ce rapport à l'arrière ait pu se détériorer en raison de ce même fossé : Antoine Prost explique que l'arrière a pu être « *détesté en raison du bourrage de crâne, de son incompréhension, de ses questions stupides, de sa vie facile* ». Ce n'est cependant pas le cas d'Elie Albanhac qui au contraire éprouve même de la pitié pour ceux qui restent à l'arrière et vivent dans l'angoisse de ne pas connaître le sort de l'être aimé⁸⁸. Mais peut-être est-ce par ce que, étant mort avant la mise en place des permissions en juillet 1915, Elie Albanhac n'a pas été confronté à cet écart qui s'était créé entre l'arrière et le front puisqu'il n'a jamais été amené à revoir les siens. Ainsi, le soldat ne semble pas souffrir excessivement de l'absence de ses proches. Mais il est cependant difficile de dire si cela est dû à la personnalité d'Elie, au temps relativement court qu'il a passé mobilisé en raison de sa mort

⁸² Vendredi 28 août 1914

⁸³ Dimanche 23 août 1914

⁸⁴ 24 et 25 août 1914

⁸⁵ Jeudi 19 novembre 1914

⁸⁶ Dimanche 4 avril 1915

⁸⁷ Prost Antoine, Winter Jay, *Penser la Grande Guerre*, édition du seuil février 2004, « les combattants à la question », p141.

⁸⁸ Samedi 15 août 1914

prématurée ou bien si c'est un choix de sa part de ne pas exprimer de sentiments douloureux dans un carnet qui ne semble pas tenir lieu de « journal intime ».

Chapitre 7

La religion catholique, une force pour continuer

Nous avons déjà parlé de l'absence de découragements et de plaintes dans le carnet : une des hypothèses qui permettrait d'expliquer ces silences est l'omniprésence de la foi comme pilier inébranlable dans la vie d'Elie Albanhac. En effet, on peut sans ambiguïté affirmer qu'Elie est un fervent catholique - ce qui n'est guère étonnant car en 1900, 98,2% des Français se déclarent catholiques - puisque lors des dix mois et demi passés à la guerre, il assiste de nombreuses fois à la messe, messes lors desquelles il se rend à « *la table du pain de vie* »⁸⁹, « *au festin céleste* »⁹⁰, « *à la table du maître* »⁹¹ : de telles expressions ne sont pas rares tout au long du carnet. Sa ferveur se traduit aussi par une fidélité aux pratiques chrétiennes autres que la messe telle la récitation du chapelet, la participation aux processions⁹², la récitation de prière ou encore les vêpres. A chaque fois qu'Elie ne se trouve plus en première ligne, nous pouvons supposer qu'il se rend à tous les offices proposés aux soldats, car même si nous n'avons pas une connaissance précise de la régularité de ces offices en période de guerre, Elie Albanhac se montre particulièrement intransigeant avec ceux de ses camarades qui ne s'y rendent pas : le 12 novembre il écrit : « *les tièdes et les sceptiques n'ont pas cru devoir se déranger à nouveau* ». De plus, il semble vouer une grande admiration à tout ce qui touche de près ou de loin à la religion chrétienne. Alors que le soldat et ses camarades visitent le musée de Toulon, le seul élément du musée qu'il s'attarde à décrire dans son compte-rendu du jour est un tableau représentant une scène de l'Évangile :

*Je monte ensuite au 1er où se trouvent les tableaux de peinture. Il est un tableau qui frappe d'abord par la grandeur environ 4 m de long sur 3 de haut il représente une scène de l'Évangile, Jésus au milieu des docteurs.*⁹³

Effectuant une marche aux alentours de Cantaron⁹⁴, il profite d'une corvée d'eau pour aller visiter le sanctuaire de Laghet, lieu de pèlerinage : une fois encore son admiration se fait ressentir :

⁸⁹ Vendredi 13 novembre 1914

⁹⁰ Vendredi 27 novembre 1914

⁹¹ Dimanche 29 novembre 1914

⁹² Dimanche 13 juin 1915

⁹³ Dimanche 4 octobre

⁹⁴ Lundi 14 septembre 1914

Profitant d'une corvée d'eau, j'ai le plaisir de voir à la hâte une partie de l'intérieur. Le grand couloir qui entoure la chapelle est tapissé de tableaux de peinture offerts en ex-voto par les pèlerins venus en ces lieux et qui ont été guéris miraculeusement.

Ces tableaux représentent parfois la scène du miracle, un enfant épargné par les roues d'une voiture, un pêcheur épargné sur la mer dans sa barque, etc. La peinture très en honneur dans le Midi et l'Italie met ainsi en relief le souvenir des faits qui tiennent le plus à cœur.



Sanctuaire de Laghet

Ainsi, cette foi chrétienne est vraisemblablement un véritable pilier pour le soldat, et c'est un des éléments qui l'aident à tenir.

Cette foi est aussi, outre les nombreuses lettres déjà mentionnées, un moyen de maintenir un lien avec la famille à l'arrière et cela se perçoit particulièrement à travers l'exemple de la fête du 15 août. Lors de cette fête on remarque une fois encore la religiosité accrue du personnage qui déclare « *Dieu est le centre de tout* », et qui se porte volontaire pour porter la statue de la Vierge Marie lors de la procession : « *Une statue de la vierge portant l'enfant Jésus est portée triomphalement par quatre soldats - dont je me suis fait un devoir d'être des premiers.* »⁹⁵. Mais en plus de cela, il apparaît alors que cette fois permet aussi de maintenir un lien par la prière avec la famille. C'est sans doute à l'occasion de cette fête du 15 août que le soldat est le plus expressif sur le manque des siens et que l'écriture se fait presque lyrique avec des questions rhétoriques d'ordre presque existentiel :

⁹⁵ Samedi 15 août 1914

Comment concevoir en effet que l'on puisse prendre part à des réjouissances tandis que ceux que l'on aime, que ceux qui sont l'âme de la famille ne sont plus là.

Mais pour celui qui croit en Dieu la séparation est supportée avec des sentiments de résignation et d'espérance que ne peut connaître l'athée.

Hier soir et ce matin, je suis revenu dans cette petite église de Cantaron et en joignant mes prières à celles des fidèles je me sentais plus près de Dieu et comme Dieu est le centre de tout, je me sentais plus près de ma famille, plus près de ceux qui pensent à moi et qui, à ce même instant peut-être, imploreraient en ma faveur la protection de Dieu.

C'est d'ailleurs à l'occasion de cette fête mariale que ce fervent croyant émet une hypothèse personnelle très intéressante puisque celle-ci a été vérifiée par des études historiques par la suite. En effet, alors qu'à plusieurs reprises, le soldat exprime une surprise face à la ferveur des villageois de Cantaron, il suppose alors que la guerre est l'occasion d'un réveil de la foi, puisqu'elle encourage les demandes d'intercessions pour les combattants : « *Un réveil religieux a sans doute très probablement pris un essor nouveau à cause de la guerre et l'on vient prier pour les absents* »⁹⁶. Et en effet, si la guerre par son absurdité peut parfois conduire à la conviction que Dieu n'existe pas, cette période est aussi celle d'un indéniable besoin de protection, un besoin de croire, qu'on pourrait désigner comme un « réveil de la foi ». C'est la thèse d'Annette Becker dans *La guerre et la foi, de la mort à la mémoire*⁹⁷: en réalité, par les Saints qu'il invoque, et les fêtes religieuses qu'il célèbre, le soldat Albanhac s'inscrit parfaitement dans un comportement qui est celui de la majorité des chrétiens français. En effet, Annette Becker explique que c'est la Vierge Marie que l'on prie avant tout, en tant que grande consolatrice du XIX^{ème} siècle, puis Sainte Jeanne d'Arc incarnant le patriotisme français et enfin Thérèse de Lisieux, invoquée pour sa compassion infinie. Et en effet, ce sont ces mêmes saintes qu'Elie invoque lorsqu'il reporte sur son carnet un refrain entier d'un chant à la Vierge Marie⁹⁸:

La Patrie

Pour la vie

Nous réunîmes sous son drapeau

⁹⁶ Jeudi 13 août 1914

⁹⁷ Becker Annette, *La guerre et la foi, de la mort à la mémoire 1914-1930*, Paris, A.Colin 1994, « A quel Saint se vouer dans cet enfer" L'intercession.

⁹⁸ Jeudi 13 août 1914

O Marie

Je t'en prie

Veille sur nous jusqu'au tombeau.

ainsi que lorsqu'il évoque Sainte Jeanne d'Arc en ces termes : « *Puisse l'intercession de Jeanne d'Arc invoquée généralement dans toute la France, pour obtenir la fin prochaine de la guerre.* »⁹⁹. Becker explique aussi que le Sacré Cœur est également très invoqué par les chrétiens pendant cette période puisqu'il évoque la Passion et la douleur du Christ qui rappelle le calvaire vécu par les soldats. Et en effet, le fervent catholique d'une façon presque symbolique mentionne la veille de sa mort dans son carnet¹⁰⁰: « *Nous avons eu la messe avec procession du Sacré Cœur* ».

Enfin, cette foi est réellement un des éléments qui va rythmer les mois qu'Elie Albanhac passe à la guerre. En effet, les fêtes religieuses semblent constituer un marqueur temporel pour le soldat. Au fil de son carnet, il mentionne consciencieusement chaque fête religieuse à sa date précise : le 15 août, la Toussaint, Noël, Pâques¹⁰¹. Même quand, vers les derniers mois, mai et juin, son écriture est bien moins dense, il n'omet cependant pas de mentionner dans son carnet les jours de fête religieuse comme l'Ascension¹⁰². Alors que d'autres marqueurs temporels auraient pu être choisis, telles les dates d'anniversaire des proches etc..., Elie met donc particulièrement l'accent sur les étapes religieuses de l'année, élément qui une fois de plus confirme l'importance, même au combat de la foi dans la vie du soldat.

⁹⁹ Samedi 8 mai 1915

¹⁰⁰ Dimanche 13 juin 1915

¹⁰¹ Dimanche 4 avril 1915

¹⁰² Vendredi 13 mai 1915

Partie III : La représentation d'une guerre d'un nouveau genre : optimisme et mise sous silence de la mort

Avant Juillet 1914 une grande partie de la population française n'était pas prête pour la guerre. En ville et dans les campagnes on ne parle pas vraiment de guerre, ou du moins on ne prête pas attention « *aux bruits de guerre* » jugés lointains et presque irréels¹⁰³. En France le peuple est majoritairement pacifique. Même s'il restait toujours le souvenir prénant de la perte de l'Alsace-Lorraine, quarante ans de paix avaient réussi à faire oublier en partie les sentiments de revanche. L'Allemagne reste cependant selon l'opinion française l'ennemi héréditaire, mais il y a une volonté notamment de la part des instituteurs de la IIIème république de transmettre un enseignement pacifique. Ferdinand Buisson par exemple, député de la Seine et artisan de l'école primaire laïque, publie en 1905 dans son *Manuel général de l'instruction primaire*¹⁰⁴ :

« L'école aura rempli sa mission si elle fait de tout jeune Français un patriote au sens de la Révolution [...] qui, tout en faisant la guerre quand il le faudra, revendiquera le droit, une fois rentré dans ses foyers, de la maudire et de travailler de tout son pouvoir à faire disparaître cette atroce survivance de la barbarie. »

La France n'est donc pas contre la guerre mais espère toutefois qu'elle n'arrivera pas. Il y a certainement une opposition entre les habitants des villes et des campagnes: les préoccupations ne sont pas les mêmes, le rapport à l'information et à la menace allemande est différente. La presse joue un rôle très important dans ces années-là, elle est le vecteur principal de l'information. En 1914, le nombre de quotidien pour 1 000 habitants est de 244 exemplaires¹⁰⁵. Les Français et notamment ceux habitant à la campagne étaient loin de s'imaginer qu'une guerre pouvait se déclencher. Néanmoins le climat n'était pas tout à fait apaisé et des journaux titraient sur la montée des tensions, certains même sur le caractère inévitable de la guerre :

¹⁰³ Jean-Michel Guieu, « L'illusion de la guerre courte », in *Gagner la paix*, Seuil. 2015, p. 41

¹⁰⁴ Jean-Michel Guieu, *Op.cit* p.24

¹⁰⁵ Pierre Albert, « Système d'information et liberté de presse », in *Le pouvoir des médias*, mélanges, PUF. 1986, p. 25



Exemple de Une régionale ici celle du Midi Socialiste parue le 31 juillet 1914
source : Archive de la bibliothèque de Toulouse¹⁰⁶

Nous pouvons penser qu'Elie Albanhac avait accès à ce genre de presse notamment à des titres de la région comme « Le Journal du Lot » qui sont révélateurs du climat, même si Elie Albanhac devait plutôt lire des titres comme « L'express du midi », un quotidien de droite¹⁰⁷ qui se revendiquait religieux. Elie Albanhac a alors pu peut-être suivre la montée des tensions. On retrouve dans « Le journal du Lot » un bon exemple de l'ambiance qui régnait après la déclaration de la guerre. Voici ce qu'un de ces journalistes écrivait en 1914 le dimanche 2 août :

*« [Les membres de la Triple Alliance] doivent être informés que notre amour de la paix n'est pas inspiré par la peur de la guerre. La France ne désire pas un conflit mais elle ne le redoute pas [...] elle s'efforcera de sauvegarder la paix mais elle est prête à faire la guerre ».*¹⁰⁸

La mobilisation de 1914 n'est en rien comparable avec celle de 1870. En effet, lors de cette dernière, la France avait réussi à mobiliser 280 000 hommes (à l'Est au début du conflit) alors qu'en 1914, le service militaire ayant été rallongé une année auparavant, l'armée active française compte 880 000 hommes, la mobilisation générale a mobilisé 3 millions d'hommes en 1914 (sur l'ensemble du conflit la France a mobilisé près de 8 millions d'hommes)¹⁰⁹.

En 1911, le village où est né Elie Albanhac recense 790 personnes ce qui fait cet endroit un petit village¹¹⁰. Elie Albanhac paraissait être imprégné d'une ferveur patriotique, et d'un certain optimisme. La réaction de stupeur qui a semblé être celle des campagnes a pu le heurter au point qu'il en vienne à dire que « le bon esprit français patriotique n'est pas encore mort tout à fait »¹¹¹ le jour de sa mobilisation qui est le premier jour dans son carnet. Elie Albanhac est loin de tout dire dans ce dernier, il passe sous silence un certain nombre d'éléments et de sentiments,

¹⁰⁶ site Rosalis de la bibliothèque numérique de Toulouse : http://numerique.bibliotheque.toulouse.fr/cgi-bin/superlibrary?a=d&d=ark:/74899/B315556101_MIDSOC#.V0vkzbzuqRs

¹⁰⁷ site Rosalis de la bibliothèque numérique de Toulouse : http://numerique.bibliotheque.toulouse.fr/cgi-bin/superlibrary?a=d&d=ark:/74899/B315556101_EXPRESS#.V0vloLzuqRs

¹⁰⁸ site des archives départementales du Lot : <http://archives.lot.fr/arkotheque/index.php>

¹⁰⁹ Site de la bnf : http://expositions.bnf.fr/guerre14/arret/03_0.htm

¹¹⁰ Site de LdH/EHESS/Cassini – démographie de Salle Courbatiès - http://cassini.ehess.fr/cassini/fr/html/fiche.php?select_resultat=35160#

¹¹¹ Lundi 3 août 1914

enfin il tait presque toutes les atrocités qu'il a pu voir lorsqu'il était dans les tranchées. Quelles peuvent être les émotions ressenties par le soldat Albanhac et les retranscrit-il dans son carnet ?

Chapitre 8

Un patriotisme fervent :

« le bon esprit patriotique n'est pas encore mort tout a fait »

Les premiers jours du carnet d'Elie Albanhac sont révélateurs de l'ambiance qui régnait lors de l'annonce de la mobilisation générale. En effet, contrairement à l'idée répandue selon laquelle tout le peuple français se serait soulevé dès l'annonce de la mobilisation, Elie Albanhac montre que le peuple effectue un réveil patriotique relativement progressif, surtout dans les campagnes. En août, les paysans sont occupés à moisson et ne pensent pas à la guerre. La montée des tensions ne peut pas être passée inaperçue car le service militaire a été rallongé d'une année en 1913, ce qui avait causé, à l'époque, de nombreux débats. La stupeur est alors de courte durée, la presse et le gouvernement réussissent à mettre en avant l'agression de l'Allemagne qui justifierait une intervention militaire.

*Jamais tant d'hommes à la fois n'avaient dit adieux à leur famille et à leur maison pour commencer une guerre les uns contre les autres. Jamais non plus des soldats n'étaient partis pour les champs de bataille mieux persuadés que l'affaire les concernait personnellement.*¹¹²

Ainsi l'Union sacrée s'est faite assez vite après le début de la mobilisation, mais ce temps de flottement pendant lequel le peuple était stupéfait peut expliquer la satisfaction d'Elie Albanhac de voir enfin des démonstrations de joie, de patriotisme, lui qui semble si attaché à la France et à ses valeurs. Il mentionne le drapeau français cinq fois dont deux fois le 3 août 1914. Alors que le 3 août 1914, les drapeaux symbolisaient la victoire et la nation forte, il les mentionne de nouveau le 1^{er} octobre mais cette fois-ci le drapeau recouvre un cercueil. Il ne sera plus évoqué par la suite. Il raconte également qu'on chanta la marseillaise le 22 octobre 1914 lorsqu'une partie de leur régiment dû se diriger vers le front. Cependant, nous ne pouvons pas dire qu'Elie Albanhac vante les mérites de la nation française à chaque page de son carnet : il en parle plutôt au début de ce dernier, puis cette tendance diminue vite, notamment dès qu'il est sur le front.

Elie Albanhac n'est pas un soldat qui se vante ou met en exergue son attachement à la patrie systématiquement, bien au contraire il distille tout au long de son périple de discrètes phrases ou éléments qui permettent d'affirmer qu'il est véritablement attaché à sa patrie et prêt à tout pour la défendre. Il appartient au départ au 124^{ème} régiment d'infanterie territoriale et, âgé de 35 ans, est trop vieux pour se retrouver directement sur le front. Son travail, avec son

¹¹² Jules Romains, *La France d'un siècle à l'autre*, « Service militaire » page 172 coll : Hachette Littérature

régiment, est de surveiller les frontières, dans son cas dans le sud de la France. Lorsque le 20 septembre il change de régiment¹¹³ on ne sait pas s'il s'est porté volontaire (puisqu'il précise qu'il y en a) ou s'il a été choisi : a priori, il aurait été désigné, d'autant plus qu'à deux ans près il aurait pu faire directement partie de la réserve. Cependant Elie Albanhac ne manifeste aucune plainte. Nous ne pouvons pas savoir s'il voyageait beaucoup pour son travail ou s'il avait l'habitude de se passionner pour l'art mais, durant son séjour, il développe un vrai plaisir à visiter des musées et des églises, ce qui peut renforcer sa ferveur à défendre son pays et son patrimoine. Elie Albanhac ne s'étend pas beaucoup sur ses sentiments ni sur son état d'esprit. Mais, le 9 août 1914 il laisse transparaître son admiration et sa dévotion envers le pays, il écrit :

J'ai été émerveillé du chant magnifique des fidèles de cet endroit [...]. Tout le monde chantait et tout le monde répondait aux prières du prêtre. [...] A la fin des vêpres un chœur de jeunes filles a chanté avec beaucoup de précision un cantique lancé au sujet de la guerre et du devoir, que nous avons de donner notre vie pour la patrie. Presque tous mes compatriotes de Clauhac auraient certainement rougi par respect humain en voyant la ferveur des fidèles de cette petite église.¹¹⁴

Dans ce passage, on conclut que le patriotisme et l'encouragement à la guerre faisaient partie intégrante du quotidien des civils et des soldats engagés.

La vie quotidienne de sa ville de cantonnement, Cantaron, a sûrement été bouleversée par l'afflux de soldats, le musèlement de la presse, le départ d'une partie de la population et les civils vivent au rythme de la guerre. Paul Meunier, député de Bar-sur-Seine, dit qu'il ne faut pas hésiter à « donner un système d'informations inexactes et retardées ». Tout le peuple est donc prêt à fournir un effort de guerre. Concernant le rapport entretenu avec l'adversaire, Elie Albanhac utilise un qualificatif péjoratif et caractéristique de la Première Guerre mondiale pour désigner les Allemands : « Boches ». Il utilise six fois ce terme mais se sert deux fois plus, donc douze fois, du mot « Allemand » pour désigner les ennemis, cependant il n'hésite pas à rajouter des compléments comme « avec leur cruauté légendaire »¹¹⁵ ce qui révèle une certaine animosité à leur égard. Cette manifestation du patriotisme, de l'amour de la patrie, de l'obligation teintée d'honneur de partir au combat se retrouve significativement surtout les premiers mois de sa mobilisation.

S'observe également au fil des pages un amour de la terre française. Du mois de septembre 1914 au mois de juin 1915, le soldat Albanhac parcourt différentes régions de France en fonction de ses mobilisations, régions aux paysages sonores et visuels variés. Nous l'avons vu, de début août au jeudi 21 septembre, date à laquelle le soldat part pour Toulon, Elie

¹¹³ Dimanche 20 septembre 1914

¹¹⁴ Dimanche 9 août 1914

¹¹⁵ Mardi 4 août 1914

Albanhac est amené à parcourir la côte méditerranéenne lors du voyage en train de Salles-Courbatiès à Cantaron d'une part mais aussi lors des marches effectuées avec l'escouade. Il se livre à des descriptions presque poétiques des terres qu'il aperçoit depuis le train lors de son voyage, dont voici un exemple:

*A Fréjus, Cannes, Antibes, nous commençons d'admirer les belles villas, merveilles d'art et de caprice construites au bord de la mer, tout ombragées par de magnifiques parcs.*¹¹⁶

Au fil de ces descriptions, une caractéristique devient saillante : c'est la manifestation de l'amour du soldat pour la terre méditerranéenne. En effet, les superlatifs et qualificatifs laudatifs s'accumulent au fil des phrases.

*De Fréjus à Nice, tout le littoral de la mer, qu'on appelle la Côte d'Azur est couvert de ces villas, l'une belle, l'autre plus belle encore
Cette route domine la mer et l'on voit un coup d'œil magnifique, une presque île tout près de Nice, [...] l'immense horizon en dessus de grands rochers où des forts sont établis.*¹¹⁷

Ces descriptions, qui prennent des allures d'hymne à la terre française, atteignent leur sommet lorsqu'Elie Albanhac s'emploie à décrire la ville de Nice qui est selon lui « *la ville de splendeur, la ville des riches, la ville internationale où l'on peut voir les gens de tous les pays du monde [...] la ville des merveilles de l'art et de la richesse* »¹¹⁸.

Il est intéressant de remarquer la présence de vives critiques envers les Marseillais et les Corses. Elie Albanhac les juge très durement, principalement le 9 octobre:

*[Nous sommes tristes de se quitter] Surtout pour aller marcher avec les Marseillais ou Corses qui ne sont que de véritables tire-au-flanc. Ils ont appris sur la Canebière à être de beaux parleurs et à avoir de l'esprit, mais ils n'y ont point puisé de vaillance ni de patriotisme. La plupart cherchaient à s'esquiver des rangs quand ils étaient appelés, et finalement il a fallu mettre des territoriaux, baïonnette au canon, pour les maintenir sur les rangs dans la cour de la caserne. C'était honteux, mais c'est la réalité. Grâce à notre adjudant dévoué, les tires au flanc, et les embusqués n'ont pu s'esquiver et aucun de nous ne partira pas très probablement.
Grâce au contrôle rigoureux qu'il a exercé, notant tous les noms à mesure qu'ils étaient appelés, nous n'avons pas été séparés. C'aurait été la plus grande peine pour nous de partir avec ces lâches. Ils ont été tous dépités de leur départ tandis que nous, nous l'avons accueilli avec un refrain joyeux.*

Le soldat est donc très critique envers ces personnes. Il semblerait que l'animosité d'Elie Albanhac envers les Marseillais et les Corses soit profonde et ne soit pas née seulement à

¹¹⁶ Vendredi 7 août 1914

¹¹⁷ Vendredi 7 août 1914

¹¹⁸ Samedi 8 août 1914

l'arrivée de la guerre. Mais, on peut émettre l'hypothèse selon laquelle son a priori négatif le soit devenu encore plus à cause du Maréchal Joffre qui, le 24 août 1914, avec le ministre de la Guerre Adolphe Messimy, fait publier un article diffamant écrit par le sénateur de la Seine Auguste Gervais dans « Le matin », accusant les Marseillais et les Corses de lâcheté ainsi que de mauvaise exécution des ordres¹¹⁹. Jean-Yves Le Naour a étudié les préjugés que nous pouvions avoir sur les soldats du Midi de la France¹²⁰. Il existait déjà des préjugés sur les personnes vivant dans le Sud de la France, alors les rendre responsables de la défaite était assez simple à faire. Jean-Yves Le Naour revient sur l'accusation injuste de trois soldats méridionaux du 15^{ème} corps¹²¹. Une partie des Français les accusait de manque de patriotisme. Ces accusations provenaient d'un antagonisme raciste antérieur, du XIX^{ème} siècle, antagonisme viscéral qui renaît sous la plume d'Elie Albanhac contre le peuple d'une région jugée trop métissée, paresseuse, peuplée d'« apôtres de l'antipatriotisme »¹²². Ainsi Elie Albanhac dans ses propos illustre bien le mépris éprouvé par certains soldats contre ceux qu'on ne pense pas patriotes. Il est intéressant de noter qu'Elie Albanhac les appelle nominalement « Marseillais » et « Corses » alors que globalement l'opinion publique rejette la faute sur les soldats du Midi et du Sud de la France. Il convient de remarquer qu'il vient lui-même du Sud de la France. En pleine union sacrée, il n'hésite pas à stigmatiser une partie des gens qu'il côtoie : peut-être a-t-il lu l'article du matin qui est un des grands quotidiens de la Première Guerre mondiale ? Il les critique pendant son changement de régiment en octobre, soit, après l'article publié par Joffre qui fait suite à la défaite lors de la bataille des Frontières :



Une du Matin – Lundi 24 août (source : bnf gallica)

Cette affaire n'est pas bien reçue dans le sud de la France, le maire d'Aix en Provence Maurice Bertrand répond au sénateur dans « Le petit provençal » le 26 août 1914¹²³. Georges Clémenceau publie un éditorial dans « L'homme Libre » le 25 août 1914 où il semble affirmer

¹¹⁹ Jean-Michel Guieu, *Op.cit*, p.58

¹²⁰ Jean-Yves Le Naour, *La Faute au Midi*, ed. Bamboo, 2014

¹²¹ Jean-Yves Le Naour, *La Légende noire des soldats du midi*, ed. Vendémiaire, 2013, 192p.

¹²² Conférence du Jeudi 3 avril 2014, Jean-Yves Le Naour, Aix-en-Provence « Vous êtes tous des Tartarins ! Les stéréotypes du méridional en 1914 »

¹²³ Site de la bnf (Gallica), *Le Petit Provençal*, 26 août 1914

qu'une erreur a été commise par les soldats méridionaux mais leur propose de se réhabiliter. Autour du 24 août 1914, Elie Albanhac ne mentionne pas cette affaire, il ne parle ni des Marseillais, ni des Corses, ni de la défaite. D'ailleurs, lorsqu'il accuse les Corses et les Marseillais de lâcheté, il ne fait pas de référence à l'article ni à aucun événement précis mais suggère seulement qu'ils sont prompts à quitter les rangs, ce qui peut faire écho à la défaite de la bataille des Frontières.

Nous avons déjà plusieurs fois évoqué l'absence de plaintes d'Elie Albanhac. Il est obéissant et prêt à combattre, et cherche à mériter une forme d'estime en ne se plaignant presque jamais. Il met en avant dans son carnet le fait qu'il n'a jamais eu de jours de consigne¹²⁴. Il évalue quelques fois la dureté des exercices que sa section effectue pendant son cantonnement mais il ne se plaint, une fois encore, jamais. Tout au plus il précise que l'exercice était fatigant¹²⁵. Le 21 septembre il évoque le peu de paille qu'ils ont pour se coucher mais ce constat n'est suivi d'aucune plainte, ou alors il décide de ne pas la retranscrire.

Elie Albanhac dans les premiers mois de la guerre paraît plutôt optimiste. « *Dans un élan admirable de patriotisme la jeunesse de Tournhac a accompagné ses partants avec drapeau et musique* ». ¹²⁶ Cet optimisme va diminuer légèrement vers la fin. Comme tous les Français en 1914, Elie Albanhac croit que la guerre va être courte. Il retranscrit même le 3 août les cris de la population « *A Berlin* » ; le 9 octobre lorsqu'il apprend qu'il va au front il est « *tout content* » de partir avec les territoriaux. Albanhac est un optimiste nuancé, c'est-à-dire qu'il ne mentionne jamais la durée de la guerre et ses attentes par rapport à cela. Il ne semble pas attendre de la mobilisation une quelconque gloire, il souhaite seulement pouvoir servir son pays. Quand il parle éventuellement de la victoire et de la fin de la guerre c'est seulement à travers une évocation religieuse. Sa sérénité au début du conflit s'explique par sa situation dans la territoriale, le dimanche 23 septembre 1914 il écrit d'ailleurs : « *Sur le quai des promeneurs, comme si la guerre n'était pas déclarée* ». Quand il est mobilisé sur le front, il tend à être un peu plus perplexe. Mais comme toujours avec Elie Albanhac, ce sentiment se cache dans les détails. Par exemple le 8 Mai 1915, il invoque Jeanne d'Arc, intercession par laquelle il exprime son souhait de voir la guerre se finir promptement. Bien que cela ne nous révèle pas son découragement, cette injonction montre quand même le désarroi dans lequel sont plongés les soldats en première ligne dans cette guerre de position. Il parle parfois de son village mais n'écrit rien de sentimental à ce propos. Il s'intéresse cependant aux affaires de Claunhac.

¹²⁴ Vendredi 8 Janvier 1915

¹²⁵ 14 septembre, 2 octobre, 1914

¹²⁶ Lundi 3 août 1914

Chapitre 9

Un silence sur la mort et la violence

Le patriotisme d'Elie Albanhac est donc bel et bien présent. Il jalonne son carnet par petites touches et petites réflexions dont nous ne pouvons qu'essayer d'interpréter le sens. Si Elie Albanhac nous gratifie de ses observations, de ses visites lorsqu'il est en cantonnement dans le Sud de la France, il est beaucoup plus succinct lorsqu'il se trouve sur le front et passe sous silence les détails qui font son quotidien dans les tranchées : la violence, l'absurdité de cette guerre à la forme nouvelle, les blessures, la mort.

Elie Albanhac parle de son quotidien à travers les tranchées qu'il évoque plus de 100 fois dans son carnet. Les tranchées sont littéralement le point d'orgue de la guerre, tous les trajets qu'il fait s'effectuent de champ de bataille en champ de bataille, de tranchées à l'arrière et vice-versa. Il évoque l'état des tranchées lorsque, par exemple, elles sont boueuses à cause de la pluie¹²⁷ mais il ne donne jamais d'informations sur les batailles. Elie Albanhac nous donne son trajet, ses allers et retours mais n'évoque en aucun cas les personnes mortes sur le front à ses côtés. Il y en a eu pourtant : rappelons-le, ils sont en première ligne et ce sont les mois les plus meurtriers de la guerre avec 235 000 tués et disparus en août - septembre 1914. Pourtant pas une goutte de sang n'est évoquée dans ce carnet. Elie Albanhac ne retranscrit aucun sentiment de peur ou d'appréhension et pourtant très vite il a dû se rendre compte que la guerre était un cimetière. En effet, il entre dans la territoriale dès le début de la guerre, et part au front dès octobre 1914. Ce roulement de régiment en régiment annonce la mort des premiers mobilisés.

Nous avons accès au Journal des marches et des opérations du 124^{ème} régiment d'infanterie territoriale, mais il ne nous apprend que peu de choses, le régiment étant surtout un régiment de patrouille et de cantonnement. Elie passe seulement quelques semaines dans le 312^{ème} régiment puis va rejoindre le 112^{ème} sur le front. Pour le 112^{ème} régiment d'infanterie, le journal des marches et des opérations est assez incomplet, il n'a été tenu qu'à partir de février 1915. Nous n'avons pas donc accès aux opérations antérieures. Cependant nous connaissons les grandes batailles les plus meurtrières de 1914 et leur coût humain, par exemple la bataille des frontières en août 1914 ou la bataille de la Marne en septembre 1914. Le 22 août lors de la Bataille des Frontières, la France perd à elle seule 27 000 soldats. Elie Albanhac n'évoque pas ce genre de détails, était-il au courant ? On peut penser qu'il devait être informé car, bien que la presse soit censurée dès le 5 août 1914, l'accélération de la mobilisation des territoriaux doit pouvoir indiquer indirectement que la guerre est très meurtrière. Il n'est pas évident cependant

¹²⁷ (Par exemple) 14 novembre 1914, 15 Janvier 1915

de supposer qu'il savait que la France avait accusé de très grandes pertes en une seule et même journée. On peut également évoquer la bataille de la Marne qui a, semble-t-il, une influence sur la mobilisation d'Albanhac. Cette bataille se déroule entre le 5 et le 12 septembre et fait 21 000 morts, 84 000 disparus et 122 000 blessés. A nouveau, Elie Albanhac ne parle pas des batailles, de leurs conséquences, de la façon dont les soldats perçoivent la situation, il préfère taire ces détails. Huit jours après la bataille de la Marne, le 20 septembre, il est appelé pour rejoindre le 312^{ème} régiment d'infanterie : on peut alors penser que cette « alerte »¹²⁸ a pour but de remplacer les soldats morts de la bataille de la Marne.

Une fois au front il n'évoque pas la mort. On ne peut pas savoir précisément le nombre de morts dans son bataillon, encore moins dans son escouade, mais dans tous les cas il n'en parle à aucun moment. Pourquoi cette mise sous silence volontaire de la mort ? Il faut dire que le 112^{ème} régiment d'infanterie doit défendre jusqu'en juin 1915 le secteur d'Avocourt. Le travail des soldats est donc principalement de protéger une position, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de combats, mais a priori il semble que sur la période octobre 1914 - juin 1915 il n'y ait pas eu de pertes majeures. Pour affirmer cela, on peut se référer à « l'historique du 112^{ème} régiment d'infanterie ». Il y a toutefois des duels d'artillerie pendant un mois, du 27 novembre au 30 octobre, lors desquels le 112^{ème} régiment remplace et est remplacé par le 111^{ème} régiment d'infanterie, ce même régiment qui a été dissous avec le 258^{ème} avant la fin de la guerre, a priori pour cause de négociation avec l'ennemi en 1916. Le régiment d'Elie Albanhac ne semble pas avoir subi trop de pertes, notamment parce qu'au moment où il rejoint le front la guerre est déjà une guerre de position.

Le 7 novembre 1907 Elie Albanhac tire pour la première fois sur « *le théâtre de la guerre* ». A nouveau il garde sous silence la sensation qu'il a eu, bien qu'utiliser le mot théâtre pour qualifier la guerre nous informe sur sa vision. Cette formule montre bien qu'Elie Albanhac se sent comme un acteur de ce spectacle, il agit d'ailleurs comme s'il ne voulait pas tout à fait en dévoiler les coulisses. Il s'empresse de faire des remarques pour permettre une plus grande efficacité¹²⁹ :

Mais j'estime que l'on pourrait mieux ménager parfois les cartouches, bien que notre fusillade ait duré peu de temps, attendu que l'on ne voyait rien, ni on n'entendait rien devant soi. D'autre part dans ces circonstances il me paraît que des feux de salves répétés par commandement ont l'avantage de permettre au moment où l'on ne tire pas, d'entendre l'action de l'ennemi.

¹²⁸ 20 septembre 1914

¹²⁹ Samedi 7 novembre 1914

A-t-il soumis son idée à ses supérieurs ? Nous ne pouvons pas savoir. Néanmoins, sa promotion en tant qu'ordonnance du sous-lieutenant Morel prouve certainement qu'Elie Albanhac est un soldat digne de confiance.

Il ne fait presque aucune allusion aux morts ou aux blessés. Nous le savons, il est lui-même évacué à l'hôpital de Neufchâteau. Une fois encore, il reste assez évasif sur la manière dont il a été infecté. Nous savons que l'humidité et le manque de soin en sont la cause mais il ne nous dit pas s'il est le seul à en avoir, ni s'il souffre. Nous pouvons remarquer que, lors de son retour, il enfile directement ses nouvelles chaussettes car l'humidité dans les tranchées à cette époque pouvait nécroser le pied et rendre les soldats infirmes. Pour tout ce qui concerne la mort ou la maladie, Elie Albanhac reste donc très concis. Son carnet est centré sur des éléments factuels. Il semble qu'il n'ait pas pour but de coucher ses sentiments sur papier. Même le 20 novembre 1914, alors qu'on honore les morts du 112^{ème} régiment d'infanterie à l'église, le soldat ne transmet aucune émotion. Il offre à ces événements la même place que pour les exercices effectués le soir même. Le 6 novembre, il parle des morts que les allemands viendraient ramasser pendant la nuit après « *une fusillade très nourrie* ». Il est étonnant qu'Elie Albanhac ait été en première ligne et qu'il n'ait pas pu tirer avant le 7 novembre. A nouveau, il ne nous dit pas pourquoi il a dû attendre deux semaines avant de pouvoir enfin tirer. Peut-être était-ce parce que jusqu'à présent il était sentinelle mais que la perte d'hommes en fait un mitrailleur. Fin février et début mars, les fusillades sont intenses et répétées mais Albanhac ne nous dit toujours rien des pertes. Il mentionne son ami Rigal qui est blessé à la tête mais nous ne savons pas s'il s'en sort. Peut-être est-il mort et Elie Albanhac ne souhaite pas l'écrire et après sa blessure, Elie Albanhac ne reparle plus de Rigal.

Ainsi Elie Albanhac émet un rapport très factuel sur ce qui lui arrive, il n'exprime pas de sentiments personnels, il ne donne pas de détails. Nous pouvons nous demander à quoi lui sert réellement ce carnet ? Nous savons par les lettres que des amis se sont envoyés après sa mort qu'il était particulièrement reconnu et aimé. Peut-être avait-il une si haute estime de son devoir qu'il ne voulait pas, même à l'écrit, découvrir ses pensées, dévoiler des faiblesses. Elie Albanhac décrit un environnement sonore qui laisse penser que les combats sont nourris et que les affrontements tuent à chaque fois des soldats, mais il ne donne presque aucun chiffre, aucun nom, il reporte son quotidien comme une routine, une suite d'évènements.

Chapitre 10

Une écriture miroir de sentiments non exprimés

Au fur et à mesure du temps, Elie Albanhac écrit de moins en moins. Mais alors pourquoi cette réduction de la prise de note après un temps long passé dans un même lieu ? Fidèle à lui-même, le rapport factuel que fait Elie Albanhac de son expérience combattante ne révèle aucune raison de cette diminution de l'écriture, mais nous pouvons supposer que la répétition des mêmes tâches et donc le déroulement de chaque journée semblable à celui de la précédente dissuade le soldat de rédiger des comptes rendus à rallonge. Par exemple, l'activité du mercredi 24 février est, selon le carnet, la même que celle du jeudi 25 février : « *cantonnement à Esnes* ». Mais deux journées, aussi semblables soient-elles, ne peuvent pas être exactement les mêmes. D'autres facteurs entrent alors certainement en jeu. Nous pouvons supposer qu'une certaine fatigue se fait ressentir au sein des escouades, due à la difficulté des conditions de vie, au manque de vivres, à l'épuisement par les combats. La maladie affectant les soldats tout autant que la dureté de la vie à la guerre, il est fort probable que la fatigue les submerge, ce qui peut en décourager plus d'un de rapporter ses moindres faits et gestes dans un carnet. Cette réduction de la prise de note s'explique alors certainement par cette fatigue et un sentiment de lassitude devant la répétition monotone des journées. Il faut aussi garder en mémoire qu'au début de cette guerre, tout le monde pensait que les soldats seraient rentrés pour Noël 1914. Cette idée d'une guerre courte a alors motivé les troupes pendant cette période, et quand la guerre s'est prolongée, l'enthousiasme s'est sûrement perdu. Le moral des soldats, qui se sentent impuissants, est alors descendu très bas, ce qui pourrait expliquer cette perte d'envie de rédiger, de relater, de partager chaque jour.

Le carnet d'Elie Albanhac devient plus elliptique dès la fin janvier 1915, période correspondant à celle de la perte de moral des troupes, quand tout espoir d'une guerre courte s'envole. A priori, dès les premiers mois du conflit, le moral varie, les tranchées ont été creusées à la hâte et il y a un manque d'hygiène inhérent à l'expérience combattante. De plus, quand ils sont dans les tranchées, les soldats ne doivent pas seulement combattre, ils doivent aussi vider l'eau, la nettoyer, faire en sorte que la tranchée soit praticable, et ces tâches sont épuisantes. La relève est également très fatigante, elle se fait en permanence de nuit pour éviter de se faire repérer par les Allemands. Même s'il ne le mentionne pas, Elie Albanhac n'a pas eu de permission depuis sa mobilisation, ce qui a pu attaquer son moral et son envie d'écrire.

Il est intéressant de se demander quelles étaient les causes qui ont poussé Elie Albanhac à écrire ce carnet. Nous savons que son père avait lui-même tenu un carnet pendant la guerre de 1870 contre la Prusse, il n'est alors pas impossible de penser qu'Elie Albanhac ait eu envie de reproduire ce schéma, d'autant plus que son carnet a été rédigé dès le premier jour de sa

mobilisation. Il reste cependant quelques questions qui persistent : pourquoi tient-il à écrire presque quotidiennement le temps qu'il a fait le jour même ? Même si Elie Albanhac n'a pas eu de permission, il n'a pas assez vécu pour connaître les véritables tensions ou diverses mutineries¹³⁰. Le carnet de guerre d'Elie Albanhac est spécial et paradoxal puisqu'en fin de compte, il ne nous montre pas la guerre. Il ne parle pas des affrontements, il n'exprime pas sa joie d'avoir avancé ou reculé. Alors même qu'il fait la guerre contre les Allemands, il en parle très peu. Il évoque occasionnellement les « Boches » dans son carnet, ce qui montre bien le caractère presque déshumanisé de cette guerre où finalement les deux camps s'affrontent mais ne se voient pas. Elie Albanhac raconte qu'un soir des camarades ont cru entendre des Allemands la nuit récupérer leurs morts : voici le seul moment de proximité entre les deux camps ennemis, qui vivent en somme la même expérience¹³¹.

¹³⁰ cf : 111^{ème} et 258^{ème} régiment d'infanterie qui ont été dissout en 1916. Ce sont les seuls à l'avoir été pendant le conflit.

¹³¹ vendredi 6 novembre 1914

Conclusion

Au terme de cette étude, le rapport qu'Elie Albanhac a fait de ses 316 jours de mobilisation s'avère finalement assez exhaustif ; non pas qu'à partir de ce dernier on puisse saisir toutes les dimensions de l'expérience combattante, mais ce carnet, tout en simplicité et en précision, à travers des détails anodins, des remarques en apparence sans importance, nous familiarise peu à peu avec la réalité de la mobilisation, des tranchées, de la guerre. En effet, s'il est peut-être une caractéristique du carnet qui ressort à l'issue de notre étude, c'est le sens du détail dont l'écriture est animée. Grâce à ces détails, ces éclats de réel, nous avons pu percevoir la dégradation des conditions de vie du soldat qui, s'il rend compte d'un certain confort avant son arrivée sur le front, explique néanmoins sans se plaindre l'univers de boue, de pluie, d'explosion d'obus et de grondement d'artillerie qui sont le quotidien des tranchées en première ligne. Grâce à ce même sens du détail, nous avons pu constater une fidélité sans faille du poilu à ceux qu'il a laissé derrière lui, par l'intermédiaire des lettres. Ce sont ces mêmes détails qui nous ont amenés à qualifier à maintes reprises ce rapport de « factuel ». Cette factualité, si elle a le défaut d'impliquer une absence de clarté quant aux sentiments du soldat, a néanmoins le mérite de permettre une appréhension précise du quotidien de la guerre. En cela consiste en fait ce carnet : aussi étrange que cela puisse paraître, après la lecture et l'étude de ce carnet, nous n'avons pas l'impression de mieux connaître la guerre à proprement parler, mais plutôt le quotidien de la guerre. Il apparaîtrait presque décalé de décrire ce carnet comme un carnet de combattant, puisque de combat il n'en est question que rarement. Ce carnet ne raconte pas les attaques, les affrontements, les assauts ; il dit toute la périphérie de la guerre, ces environnements si particuliers, ces relations qui se tissent entre les hommes, cet esprit de patriotisme si prégnant dans les premiers mois de la guerre. Elie Albanhac n'a pourtant côtoyé cet univers que très brièvement en comparaison de certains autres soldats, puisqu'il n'a passé que dix mois à la guerre. Il est remarquable de voir le nombre d'informations qui ont pu être tirées d'un carnet à priori assez court et très concis.

A l'heure où nous refermons ce carnet d'Elie Albanhac, nous espérons avoir réussi à faire revivre un tant soit peu par une réflexion historique un message qui avait été tu puisque le soldat étant sans descendant aucun, son carnet était resté enfermé dans une malle, voué à l'oubli. Source inédite, ce carnet a donc permis de revisiter l'expérience d'un combattant ordinaire mais dont nous nous permettrons pour conclure, de redire le courage imperturbable, courage qui nous incite à joindre nos voix à celle du poète et essayiste français mort pour la patrie lorsqu'il écrit :

Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre .
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle

Car ce vœu de la terre est le commencement
Et le premier essai d'une fidélité.
Heureux ceux qui sont morts dans ce couronnement
Et cette obéissance et cette humilité.

Bibliographie

CABANEL, Patrick, *La République du certificat d'études : histoire et anthropologie d'un examen, XIXe-XXe siècles*, Belin, 2002

CAZALS, Rémy et LOEZ, André, *Dans les tranchées de 1914-18*, Cairn, 2008

PROST, Antoine et WINTER, Jay, *Penser la Grande Guerre*, Seuil, février 2004

BARTHAS, Louis, *Les carnets de guerre de Louis Barthas 1914-1918*, Paris Maspero, 1978

BECKER, Annette, *La guerre et la foi, de la mort à la mémoire 1914-1930*, Paris, A.Colin 1994

GUIEU, Jean-Michel, *Gagner la paix*, Seuil. 2015

ALBERT, Pierre, *Le pouvoir des médias*, PUF. 1986

SIRINELLI, Jean-François et RIOUX, Jean-Pierre, *La France d'un siècle à l'autre* coll : Hachette Littérature ed. Pluriel

LE NAOUR, Jean-Yves, *La Légende noire des soldats du midi*, ed. Vendémiaire, 2013

VERNEY, Ortholan et Jean-Pierre, *L'armée française de l'été 1914*, ed. Bernard Giovanangeli Ed. / Ministère de la Défense Paris, 2004

Sitographie

Site du chtimiste – carnet du soldat Elie Albanhac

Site de Météo France – informations sur le système météorologique pendant 1914-1918

Site du quotidien Le Monde – article sur les gares pendant la Grande Guerre

<http://www.leboucan.fr/images/RGarros/Roland%20Garros%20par%20Eric%20BOULOGNE.pdf>

Site de la Bnf – article sur les réactions des populations à la mobilisation –Jean-Jacques Becker

Site de LdH/EHESS/Cassini – démographie de Salle Courbatiès -

Site de la mairie d'Aix-en-Provence

Table des illustrations

Illustration 1 Photo du soldat Elie Albanhac provenant du site chtimiste.com, carnet n°5.....	1
Illustration 2 Extrait du carnet du soldat Elie Albanhac des 29, 30 et 31 août 1914.....	11
Illustration 3 Diagramme récapitulatif de la correspondance d'Elie Albanhac à la guerre.....	20
Illustration 4 Carte du trajet effectué de Salles-Courbatiès à Nice du 3 au 9 août 1914.....	21
Illustration 5 Carte du trajet effectué de Toulon à Dombasle du 22 octobre au 24 octobre 1914.....	22
Illustration 6 Entre filet du journal <i>Le Temps</i> du 19 août 1914.....	31
Illustration 7 Article tiré de <i>Le Nouveau Journal de l'Île de la Réunion</i> , lundi 31 août 1914..	31
Illustration 8 Sanctuaire de Laghet.....	34
Illustration 9 Article tiré de <i>Le Midi socialiste</i> , 31 juillet 1914	38
Illustration 10 Article tiré de <i>Le Matin</i> , lundi 24 août 1914.....	42